

₋ n°12

Temporalités

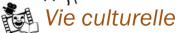
ISSN 1969-2137 Juillet - Août - Septmbre 2011













Vie de l'association



Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'En*seignement *Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à Lignes de crêtes

normal (non-cotisants)	35 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 36 €
étranger	40€

Cotisation à Chrétiens dans l'Enseignement Public

Cotisation minimale annuelle de 30 € Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1400 €	70€
1400-2000 €	110€
+ de 2000 €	150 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public 170 boulevard du Montparnasse 75014 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Dans le prochain numéro

Discerner

Photos de couvertures : Suzanne Cahen

Daniel Moulinet Dominique Thibaudeau

Sommaire

	Éditorial (Mireille Nicault) p 3 La Papalagui n'a pas le temps p 4
	Métier Un temps pour tous p 7 Les élèves ont besoin de temps pour apprendre (Chantal de la Ronde) p 10 Aménager l'emploi du temps p 11 Prestissimo con fuoco, allegro non troppo, moderato assai ? (Philippe Leroux) p 12
*	Église et Foi L'instant (Hyacinthe Vulliez)
The state of the s	Société La gestion du temps, entre vie professionnelle et vie privée (Christine)
<u></u>	Et ailleurs? L'usine: le temps immobile (C. T.)
	Vie culturelle Temps musical (Géraud Chirol)
JEP rédens dans grement Public	Vie de l'associationp 45FEEC-SIESC (Gérard Fischer)p 46Cité de l'immigrationp 46Éducation à l'environnement (G. Gaspard)p 47Session Franco-allemande (André Poisson)p 47CCFD-Terre Solidaire à Lourdes (D. Thibaudeau)p 48Bureau International (Paulette Molinier)p 49
	Iconographie L'Apocalypse , une belle image de l'éternité (Christine Pellistrandi)
- Billion	

Directeur de publication : Anne-Marie Marty - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0212 G 81752 du 11 février 2010 Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

CHEP

Site de CdEP: www.cdep-asso.org/

Éditorial

n cette année 2011, l'actualité a été si intense qu'elle ne s'est jamais arrêtée, sans respect pour la pause estivale des ministres qui ont dû écourter leurs vacances.

n cette fin d'août 2011, des jeunes enseignants titularisés par l'Éducation Nationale il y a plusieurs années jusqu'à neuf, dix... viennent seulement d'apprendre où ils étaient nommés pour l'année scolaire à venir. Un, deux (parfois trois) établissements différents, des collègues à découvrir, des cours à préparer dans l'urgence pour des classes chargées et non choisies en équipe, peut-être un logement à trouver... "On essaie de s'habituer à vivre le moment présent pour tenir le coup, il n'y a pas d'autre moyen", m'a dit une jeune collègue à sa huitième année de TZR. "On tâche de profiter quand même d'un temps de ressourcement dans l'été, sans trop y penser. Et après, il faut être inventif très vite malgré l'inquiétude".

e temps est-il démocratique, comme je l'ai entendu un jour ? Certes, il y a les mêmes 24 heures pour tous et pour chacun; mais cette même durée est relative selon ce que chacun y vit d'intérêt, de fatigue, d'attente... Le temps du travail à la chaîne n'est pas le même que celui de l'artiste. Le temps est souvent bien différent pour le bon élève et pour l'élève en difficulté. Et tout enseignant éprouve reconnaissance mêlée de surprise pour le petit miracle qui fait que le temps a passé vite ("Déjà?") pour sa classe entière

en sûr, notre temps dépend beaucoup aujourd'hui - et ceci est le plus visible - de la logique de l'ur-

gence générée par l'instantanéité et l'hyperréactivité. Face à cette accélération, être obligés de réagir dans l'instant est souvent épuisant. Le tout tout de suite nous oblige à suivre le rythme du caprice.

ui n'a connu ces élèves (et ces adultes...?) qui veulent parler tout de suite dans le brouhaha et ne peuvent attendre? Même irritation lorsqu'on écoute certaines interviews où l'animateur parle très vite, interrompt constamment et ne prend pas le temps d'écouter. Cependant qui n'a éprouvé le besoin d'intervenir en urgence au téléphone sur une affaire qui aurait peut-être gagné à être traitée avec plus de recul et moins de précipitation?

t à côté de cela, certains événements s'éternisent jusqu'à saturation et indigestion à cause du ressassement en boucle qu'en font les média.

u Moyen Âge, le temps n'appartenait qu'à Dieu. En Prométhées modernes, nous voulons le maîtriser. L'urgence et l'abondance nous permettent d'avoir le sentiment de vivre plus, nous laissant confondre la quantité avec la profondeur.

a vitesse, pourtant inévitable de nos jours, ne peut devenir le seul critère de réussite. Si un des défis de l'éducation est de faire dépasser l'instant présent, comment pouvons-nous aider les enfants à hiérarchiser les priorités, en leur évitant d'être submergés par tout ce qui les assaille ? N'estce pas à nous d'en expérimenter d'abord la difficulté ?

vant, la pensée collective, même exprimée oralement au départ, avait par force au final la vitesse de l'écrit, et donc peut-être, d'un temps de relecture. Mais avec les moyens technologiques actuels, il arrive qu'elle soit comme ces vols de passereaux dans le ciel : elle va dans un sens, puis dans l'autre, reflue en groupe sur un courant, tandis que seuls quelques-uns s'écartent. Sa réactivité est une force, le conformisme de la pensée est un risque.

n voudrait surtout chercher à ne plus être dominés par les éléments extérieurs, savoir préserver l'attente et l'écoute. Si la modernité a gagné l'autonomie de la pensée pour tous, c'est en accordant assez de temps à cette pensée qu'on peut espérer aboutir à l'efficacité plutôt qu'à la confusion ou à la division. Parce qu'on a perdu le sentiment du temps non productif, le temps long, la recherche collégiale ne sont plus considérés comme rentables. Impossible pour les chercheurs de partir sur un thème assez large, les projets n'étant plus financés qu'avec une finalité précise. Or pour toute recherche ou découverte, il faut savoir laisser à l'imaginaire la liberté du hasard.

a complexité de notre époque appelle de multiples temporalités avec lesquelles il faut vivre et créer. Notre réflexion de l'an passé* nous proposait ce paradoxe pour éclairer notre chemin : "si on ne peut sortir de l'instant présent, il n'y a plus de relation humaine, et donc d'avenir. Et cependant, les Béatitudes, c'est un présent, c'est pour les gens d'aujourd'hui qu'elles ont lieu. Pour sauver l'espérance, il faut aussi prendre soin du réel".

Mireille Nicault Août 2011

^{*} Débat avec Philippe Bacq, Actes de Montferrand, août 2010.

Le Papalagui n'a pas le temps

Paru en Allemagne en 1920, ce livre a connu un vif succès! Il a été traduit en 15 langues, vendu à des millions d'exemplaires; sa traduction française ne date que de 1980. Son auteur, Erich Scheurmann, est un Allemand, peintre, écrivain, conteur et photographe, qui a longtemps séjourné aux îles Samoa. Très imprégné de cette culture et rentrant en Europe après la Première Guerre mondiale, Scheurmann a écrit son livre comme si un Chef samoan (un "Touiavii") partageait ses réflexions au sujet du Blanc, le "Papalagui", dont la façon de vivre étonne terriblement ce sage Polynésien.

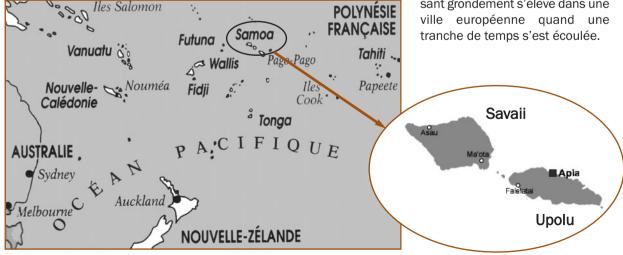
Le Papalagui aime le métal rond et le papier lourd, il aime ingurgiter beaucoup de liquides provenant de fruits qui sont tués, et aussi de la viande de cochon ou de bœuf, et d'autres animaux épouvantables, mais il aime avant tout ce qui ne se laisse pas saisir et qui pourtant est là : le temps. Il fait beaucoup d'histoires à cause du temps et dit une quantité de bêtises à son sujet. Bien qu'il n'y ait jamais plus à notre disposition que ce qui vient à nous du lever au coucher du soleil, cela ne lui suffit pas. Le Papalagui est toujours insatisfait et il accuse le Grand-Esprit de ne pas lui avoir fait don de plus de temps. Il insulte la grande sagesse divine en divisant et subdivisant chaque jour nouveau d'après un plan bien précis. Il découpe comme on découpe en quatre une

tendre noix de coco avec une machette. Chaque part a son nom : seconde, minute, heure. La seconde est plus petite que la minute, celle-ci plus petite que l'heure, toutes ensemble font les heures, et il faut avoir soixante minutes et encore bien plus de secondes avant d'en avoir pour une heure.

C'est une chose embrouillée que je n'ai jamais complètement comprise, parce que cela m'ennuie de réfléchir plus longtemps que nécessaire à des choses aussi puériles. Mais c'est une connaissance très importante pour le Papalagui. Les hommes, les femmes et même les enfants qui tiennent à peine sur les jambes, portent dans le pagne une petite machine plate et ronde sur laquelle ils peuvent lire le temps. Soit elle est attachée

à une grosse chaîne métallique et pend autour du cou, soit elle est serrée autour du poignet avec une bande de cuir. Cette lecture du temps n'est pas facile. On y exerce les enfants en leur tenant la machine près de l'oreille pour leur faire plaisir.

Ces machines, que l'on porte facilement sur le plat de deux doigts, ressemblent dans leur ventre aux machines qui sont dans le ventre des bateaux, que vous connaissez tous. Mais il y a aussi de grandes et lourdes machines à temps à l'intérieur des huttes, ou sur les plus hautes façades pour qu'on puisse les voir de loin. Et quand une tranche de temps est passée, de petits doigts le montrent sur la face externe de la machine et en même temps elle se met à crier, un esprit cogne contre le fer dans son cœur. Oui, un puissant grondement s'élève dans une tranche de temps s'est écoulée.



Quand ce bruit du temps retentit, le Papalagui se plaint : "Oh! là! là! Encore une heure de passée!" Et il fait le plus souvent une triste figure, comme un homme portant un lourd chagrin, alors qu'aussitôt une heure toute fraîche s'approche. Je n'ai jamais compris cela, si ce n'est en supposant qu'il s'agit d'une grave maladie. Le Papalagui se plaint de cette façon : "Le temps me manque!... Le temps galope comme un cheval!... Laisse-moi encore un peu de temps!..."

Comme je le disais, cela doit être une sorte de maladie. Supposons que le Blanc ait envie de faire quelque chose que son cœur désire ; il voudrait peut-être aller au soleil ou faire de la pirogue sur le fleuve ou aimer sa femme, eh bien, presque toujours il laisse son envie se gâter en s'arrêtant à cette pensée : je n'ai pas le temps d'être heureux. Le temps voulu a beau être là, il ne le voit même pas avec la meilleure volonté du monde, et il invoque mille choses qui lui prennent son temps. Grincheux et râleur, il reste cloué à son travail pour lequel il n'éprouve ni joie ni plaisir, et auquel personne d'autre ne le contraint que lui-même. Mais s'il voit soudain qu'il a le temps, qu'il est bien là, ou si un autre le lui donne (les Papalaguis se donnent souvent du temps l'un à l'autre, rien n'est même aussi apprécié que ce don), alors le désir lui manque à nouveau, ou il est fatigué de son travail sans joie. Et régulièrement il remet à demain ce qu'il a le temps de faire aujourd'hui.



Il y a des Papalaguis qui affirment qu'ils n'ont jamais le temps. Ils courent dans tous les sens, comme sans tête et possédés de l'Aïtou (le diable), et là où ils vont, ils provoquent malheurs et frayeurs parce qu'ils ont perdu leur temps. Cette folie est un état épouvantable, une maladie qu'aucun homme-médecine ne peut guérir, elle atteint beaucoup d'hommes et les pousse à la misère.

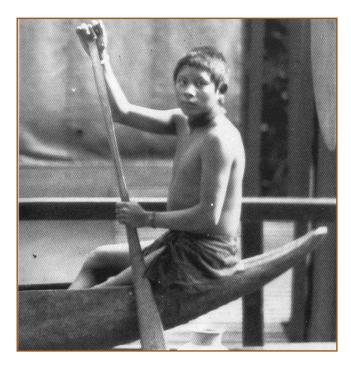
Comme la peur concernant son propre temps obsède le Papalagui, chaque homme, chaque femme et chaque petit enfant sait précisément combien de fois la lune et le soleil se sont levés depuis qu'il a lui-même aperçu la grande lumière pour la première fois. Cela joue même un rôle si sérieux qu'à certains intervalles de temps égaux, on le fête avec des fleurs et de grands festins. J'ai souvent soupçonné que l'on croyait devoir avoir honte pour moi, quand on me demandait quel âge j'avais, et que je riais en disant que je ne le savais pas. "Tu dois pourtant savoir quel âge tu as !" me disait-on. Je me taisais et pensais: C'est mieux de ne pas le savoir.

Avoir un âge signifie avoir vécu un certain nombre de lunes. Ce calcul est plein de dangers, car avec cela on peut savoir combien de lunes dure la vie de la plupart des gens. Alors chacun fait exactement attention et quand de nombreuses lunes sont passées, il dit : "Maintenant, il faut que je meure bientôt". Peu après, il n'a plus de joie, et meurt effectivement bientôt.

En Europe, il n'y a que peu de gens qui ont véritablement le temps. Peut-être pas du tout. C'est pourquoi ils courent presque tous, traversant la vie comme une flèche. Presque tous regardent le sol en marchant et balancent haut les bras pour avancer le plus vite possible. Quand on les arrête, ils s'écrient, de mauvaise humeur : "Pourquoi faut-il que tu me déranges? Je n'ai pas le temps, et toi, regarde comme tu perds le tien!" Ils se comportent comme si celui qui va vite était plus digne et plus brave que celui qui va lentement.

J'ai vu un homme perdre la tête, rouler les yeux comme des billes, et la bouche bloquée comme celle d'un poisson mourant, passer du rouge au vert, taper des pieds et

Lignes de crêtes 2011 - 12



des mains, parce que son serviteur arrivait un soupir plus tard que ce qu'il avait prévu. Ce soupir lui causait une grande perte qui n'était aucunement réparable. Le serviteur dut quitter la hutte, le Papalagui le chassa en lui criant aux oreilles : "Tu as assez volé mon temps! Un homme qui ne sait pas estimer le temps est indigne du temps lui-même!"

Une fois, j'ai rencontré un homme qui disposait de beaucoup de temps et ne se plaignait jamais de lui, mais il était pauvre, sale et rejeté. Les gens faisaient un grand détour pour l'éviter et personne ne le respectait. Je ne comprenais pas cette façon de faire, parce que l'allure de cet homme n'était pas pressée, et ses yeux avaient un sourire aimable et calme. Quand je l'interrogeai, son visage se déforma et il me dit tristement : "Je n'ai jamais su utiliser mon temps. c'est pour cela que je suis un pauvre type méprisé". Cet homme avait le temps, cependant il n'était pas heureux non plus.

Le Papalagui oriente toute son énergie et toutes ses pensées vers

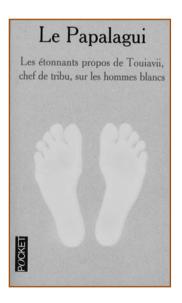
cette question : comment rendre le temps le plus dense possible ? Il utilise l'eau, le feu, l'orage et les éclairs du ciel pour retenir le temps. Il met des roues de fer sous ses pieds et donne des ailes à ses paroles, pour avoir plus de temps. Et dans quel but tous ces grands efforts ?

Que fait le Papalagui avec son temps? Je n'ai jamais découvert la vérité, bien qu'il parle sans cesse et gesticule comme si le Grand-Esprit l'avait invité à un fono (réunion, soirée). Je crois que le temps lui échappe comme un serpent dans une main mouillée, justement parce qu'il le retient trop. Il ne le laisse pas venir à lui. Il le poursuit toujours, les mains tendues, sans lui accorder jamais la détente nécessaire pour s'étendre au soleil. Le temps doit toujours être très près, en train de parler ou de lui chanter un air. Mais le temps est calme et paisible, il aime le repos et il aime s'étendre de tout son long sur la natte. Le Papalagui n'a pas reconnu le temps, il ne le comprend pas et c'est pour cela qu'il le maltraite avec ses coutumes de barbare.

Mes chers frères, nous ne nous sommes jamais plaints du temps, nous l'avons aimé comme il venait, nous n'avons jamais couru après lui, nous n'avons jamais voulu le trancher ni l'épaissir. Jamais il ne devint pour nous une charge ni une contrainte.

Que s'avance celui d'entre nous qui n'a pas le temps ! Chacun de nous a le temps en abondance, et en est content ; nous n'avons pas besoin de plus de temps que nous en avons, et nous en avons assez. Nous savons que nous parvenons toujours assez tôt à notre destination, et que le Grand-Esprit nous appelle quand il veut, même si nous ne connaissons pas le nombre de nos lunes.

Nous devons libérer de sa folie ce pauvre Papalagui perdu, nous devons l'aider à retrouver son temps. Il faut mettre en pièces pour lui sa petite machine à temps ronde, et lui annoncer que du lever au coucher du soleil, il y a plus de temps que l'homme en aura jamais besoin.



Erich Scheurmann: Le Papalagui, traduction de Dominique Roudière, Éditions Présence Image & Son (14 €) www.presenceimage.com ou aux éditions Pocket (5,60 €).

Dans cette 1^{ère} partie centrée sur le Métier, on pourra découvrir par de nombreux témoignages la réflexion de divers acteurs de l'éducatif sur leur gestion du temps, temps qui s'imbrique avec leurs conditions de vie personnelles et en société au-delà des clichés.

Un temps pour tous?

Suite à une demande du Père Gérard Defois, sociologue, pour la rencontre de responsables d'août 2010, plusieurs membres ou équipes de CdEP avaient rédigé des monographies.

En voici quelques extraits montrant que la question du temps concerne tous les âges et tous les niveaux d'enseignement. Nous avons fait le choix de garder la rédaction première de chacun.

Équipière de Marseille, en maternelle

- La vie professionnelle devient trop envahissante pour certains (jeunes ou vieux confondus). Cette année la circonscription a par exemple demandé 24 pages d'évaluations par enfant (travail très fastidieux au mois de juin, pour la Grande Section, mais par ailleurs intéressant quant à la finesse pour cibler les difficultés des élèves). D'où réactions de défense très fortes de collègues : démotivation, absence, refus de faire "un peu plus" pour les élèves.
- Difficultés dans la continuité des engagements au niveau de tout ce qui est bénévole. Problème de la gestion de son temps (stress de la ville, trajets trop longs). Le choix des priorités est à réfléchir plus en profondeur : pourquoi je refuse de m'engager dans le temps ? C'est une question à creu-

ser, je pense. Pourquoi cette peur de l'engagement dans la durée chez beaucoup de personnes ? (Peur d'être envahie dans la sphère personnelle).

Trouver des formes d'engagement adaptées à la vie stressante et prenante en ville avec le métier d'enseignant et ses nouvelles exigences qui prennent plus de temps.

- Les nouveaux Professeurs des Écoles arrivent formatés "intello" avec une vue adulte des enfants, et certains ont du mal à s'adapter à l'âge des élèves. Or ceux-ci ne sont pas des petits adultes. En maternelle ce sont des enfants de trois à cinq ans. C'est l'enseignant qui doit prendre en compte la spécificité de ce bel âge et le respecter. Il n'y aura pas de transmission, pas d'enseignement possible s'il n'y a pas de relation de confiance entre enseignant et enfants. Cet aspect est fondamental.

Florence Jacquet



Infirmière en cité scolaire

Pour ce qui nous concerne, nous plaçons la santé morale et physique de l'élève au premier plan de nos préoccupations. Face à l'évolution des mentalités (jeunes et parents souvent en désarroi) nous donnons priorité à l'écoute qui permet souvent de déceler une cause importante, autre que celle déclarée au premier contact. Ensuite, seule ou en lien avec l'équipe médico-sociale ou enseignante, nous cherchons la meilleure solution à proposer.

Ce choix nous accapare beaucoup et conduit par conséquent à confier certaines tâches à des intervenants extérieurs (éducation à la santé, secourisme...). C'est donc de temps que nous manquons pour que soit vraiment rendu le service que le public attend de nous avec une exigence toujours plus grande.

Charlette Roumieu



Enseignants de lycée en fin de carrière

Nous avons des élèves qui habitent de plus en plus loin (phénomène de la *rurbanisation*), et beaucoup refusent l'internat. Conséquences : ils sont dépendants des moyens de transport, ne considèrent pas leur lycée comme un lieu de vie ; de plus, devant se lever tôt chaque matin, ils manquent de sommeil, sont fatigués et ont du mal à se concentrer.



Ils sont aussi fatigués du fait de leur mode de vie (temps passé devant l'ordinateur). En classe, comme devant les écrans, ils "zappent".

Jacqueline et Jean-Paul Xhaard



Professeur de lycée, en retraite depuis 2007

L'intensité, les rythmes de travail et la mobilisation psychologique ont augmenté dans la plupart des métiers.

Les élèves (sauf quelques bons élèves, très à l'aise) subissent l'enseignement (horaires démentiels, programmes ambitieux et énormes, pressions des parents, évaluations systématiques...). Chaque fois qu'on leur a demandé leur avis (cf. les différentes consultations depuis 20 ans) les lycéens souhaitent plus de temps, des moments pour respirer, d'autres contacts avec les professeurs. Mais les "jeunes" ne font que passer, ceux qui tiennent le pouvoir ce sont les "vieux" car eux, ils restent.

Jacques Descamps



Réflexion d'équipe dans les Yvelines

Les conditions se sont durcies du fait de la diminution du nombre d'heures allouées à une classe (dans beaucoup de matières). Donc, pour le même horaire global, un professeur a plus de classes! Et augmentation du nombre d'élèves par classe (34-35 dans mon lycée). Résultat: on a de moins en moins de temps à consacrer à chaque élève, cela devient "l'usine"!

Catherine Réalini



Conseillère pédagogique du premier degré

Préambules aux programmes de l'école primaire des années 2002 (25 janvier), loi d'orientation 2005 et 2007 (12 avril)...: cette avalanche de textes officiels concernant les programmes contribue à déstabiliser les enseignants qui n'ont pas le temps de s'imprégner de la philosophie de ces orientations.

Sylvie Paquet



Professeur en classes préparatoires à Rouen

On a assisté, et on y est encore, à une "réformite" aiguë. Il s'agissait naguère d'essayer d'adapter un système fait pour les élites à la démocratisation de masse de l'École, avec le fameux objectif de 80% d'une classe d'âge au niveau du bac. Il s'agirait plutôt aujourd'hui, avec cette nouvelle réforme, de faire des économies

sous couvert de modernisation. Rien de plus nocif pour les élèves et les enseignants que ce sentiment d'être toujours entre deux réformes, de mener sans cesse des expérimentations, alors qu'il faudrait peut-être s'arrêter un peu pour faire un vrai bilan et rechercher des solutions de fond.

Le rythme épuisant de la vie moderne, où tâches professionnelles et familiales s'accumulent, conduit beaucoup de jeunes collègues à fuir tout engagement contraignant. La vie d'équipe devient de plus en plus problématique. Ce n'est qu'autour de tables rondes ponctuelles que nous arrivons à rassembler une trentaine de personnes. Ce n'est pas beaucoup et ce public ne se renouvelle guère: les cheveux blancs y dominent largement.

Jean-Louis Gourdain



Aumônier d'Équipes Enseignantes au Pérou

Jean Dumont revient en France tous les ans :

Disparition des Communautés naturelles : villages, quartiers. Dans le village où je reviens (1100 habitants), les gens ne se connaissent pas, ne participent pas aux événements significatifs (mariages, décès). Le phénomène des "rurbains" entraîne une instabilité: les maisons s'achètent, se vendent très rapidement, en raison de changement de travail, de divorce, de décès...



Les ruptures entre générations : les parents s'intéressent à l'école le temps où leurs enfants y sont, les adolescents et étudiants disparaissent vite du village, les vieux sont plus ou moins oubliés dans leurs maisons de retraite.

Jean Dumont



Réflexion d'équipe en Val-de-Marne

Manque de temps pour tout faire: soutien, évaluations nationales, rédaction de projets, papiers administratifs de plus en plus nombreux, rédaction des PPRE (projets pédagogiques pour aider les enfants en difficulté, à faire signer par les parents, l'élève et le directeur), manque de temps pour rencontrer les parents. On est débordés par les demandes diverses.

Cependant les enseignants sont de plus en plus attentifs aux besoins de leurs propres enfants, passent plus de temps avec eux.

On a besoin de supports sonores et visuels pour tout. Les gens ont peur du vide, peur de s'ennuyer. Ils n'ont plus l'habitude d'entretenir une vie intérieure. Comment pourront-ils construire leur intériorité ? Par la prière, la contemplation ?

Société du zapping : on change de chaîne, de sujet, d'attention dès qu'on le peut. On ne revient jamais sur ce qu'on a déjà fait.

C'est toujours la course contre le temps.

Les modes de communication ont changé (Internet, portable...). On constate parfois des carences dans la réflexion, le discernement, le jugement, malgré les moyens mis à notre disposition. Dur de faire le tri dans toutes ces informations.

Beaucoup de gens ont besoin de temps forts (Frat, JMJ, pèlerinages...), plus intenses et moins contraignants que la pratique hebdomadaire.

Notes de Marie Becker



Départ en retraite

Il se crée de l'Humain ensemble, de la parole et de la connaissance partagée. Il faut prendre du temps pour parler des méthodes de travail, et des cheminements de chacun. Souvent, plus qu'avant peut-être, avec des programmes plus stricts, les enseignants ont le nez sur le guidon. Il faut du temps pour que les personnels d'enseignement et d'éducation puissent "composer" entre eux. Cette composition, parfois difficile, est la matrice qui va permettre aux élèves de composer à leur tour. Les jeunes apprennent "le collectif" à travers notre manière de vivre le collectif, nos négociations. L'organisation de l'accompagnement personnalisé nécessitera du temps de coordination, de la concertation dit-on en langage syndical.

Jean Kayser

Document remis à ses collègues lors de son départ en retraite



Célébration du 26 Août 2010

Prière universelle:

Les enseignants sont confrontés aujourd'hui à la culture du tout-tout de suite et de l'apparence. Seigneur donne à chacun le courage de mener à bien des projets qui ancrent les élèves dans la réalité et les aident à accepter la nécessaire dimension du temps.

Actions de grâce :

Moment de grâce vécu à la fin d'un cours en lycée, la sonnerie retentit, et plusieurs exclamations fusent : "Déjà !". Pour l'immense joie ressentie alors, merci Seigneur.

Moment de grâce quand, au retour des vacances, plusieurs parents rapportent que leur enfant a réclamé l'école et attendu la rentrée avec impatience.

> Session des actifs CdEP, Besançon





Les élèves ont besoin de temps pour apprendre

L'apprentissage d'une notion se fait en plusieurs temps : phase de recherche et de manipulation, moment de construction et de structuration de la notion, identification des procédures efficaces, enfin activités systématiques visant l'entraînement et l'automatisation des acquis.

Je ne peux faire l'économie d'aucune de ces phases et chacune prend du temps si je veux qu'elle soit efficace.

Par exemple la phase de réflexion collective qui précède l'activité est essentielle. Il est important de faire réfléchir les élèves à ce que je vais leur faire faire (présentation des finalités, négociation de la tâche. mobilisation connaissances déjà en place et des représentations, proiection sur les résultats1. De cette manière, ils sont impliqués dans ce qu'ils vont apprendre et je dispose d'éléments, à partir de ce qu'ils me renvoient, pour construire solidement la notion avec eux. Faute de quoi, je laisse de côté certains élèves,

soit parce que leurs représentations non exprimées feront obstacle à l'apprentissage, soit parce qu'ils ne voient pas le sens du travail entrepris et de ce fait, ne se sentent pas concernés.

Or, je suis là pour tous les élèves. Dans mon enseignement, je m'appuie sur les travaux de La Garanderie² sur le développement et le fonctionnement cérébral. J'essaie de prendre en compte le temps nécessaire à la gestion mentale de l'élève. En premier

lieu, l'évocation mentale est nécessaire à la structuration de la pensée (évocation mentale : le cerveau reformule intérieurement l'information qu'il a perçue selon le mode dominant du sujet. Le dominant visuel "reverra dans sa tête", le dominant auditif "réentendra") Il est donc indispensable de donner aux élèves le temps suffisant pour que cette évocation puisse avoir lieu, leur donner le temps d'observer leur propre dé-











少讳。

veloppement et enfin donner le temps d'affiner et de développer les images mentales. J'essaie d'introduire systématiquement dans ma pratique pédagogique cette "pause structurante".

Tout cela prend du temps. Entre les temps-clés de l'apprentissage et la prise en compte du fonctionnement des élèves, une dizaine de séances en moyenne est nécessaire pour construire une notion, en grammaire par exemple. Les stagiaires qui ont suivi une sé-

quence (toutes les séances) dans ma classe ont trouvé le travail effectué avec les élèves très intéressant, mais se sont inquiétées du temps nécessaire à cette mise en place. Elles lui ont opposé la contrainte des programmes. Et c'est bien là le paradoxe de notre institution : on sait que l'enfant a besoin de temps pour apprendre, assimiler, évoquer, mais les nouveaux rythmes et les nouveaux programmes rendent ce principe

de réalité difficile. Depuis la rentrée 2009, on a enlevé deux heures par semaine à tous les élèves (suppression du samedi). On aurait pu alléger les programmes. Cela n'a pas été le cas, on a même ajouté une nouvelle matière : Histoire des Arts.

Ma réponse de pédagogue aux interrogations des stagiaires : l'important n'est pas d'avoir "bouclé" le programme, mais que toutes les notions vues aient été comprises, assimilées, acquises. J'ai la chance d'être en CE2, au début du cycle 3. Si les bases que je donne sont bonnes, les élèves

ont encore deux ans avant le collège pour approfondir et voir tous les points du programme. Et moi, je reste cohérente avec ce que je sais du fonctionnement de l'apprentissage et des élèves.

Chantal de la Ronde Professeur des Écoles Maître Formateur en élémentaire Hauts-de-Seine

1/ CRDP de Champagne-Ardenne : L'aide aux apprentissages.

2/ Antoine de La Garanderie : Les profils pédagogiques.



Aménager l'emploi du temps

Une expérience vécue en collège...

"L'aménagement du rythme a concerné une classe, la 5° B avec un modèle de type cours le matin et activités sportives et artistiques l'après-midi. Le conseil de classe du 3° trimestre a été l'occasion pour tout le monde de constater l'échec de ce projet de classe.

- Cette classe rassemble uniquement des élèves en grande difficulté scolaire et/ou de comportement : les résultats scolaires sont catastrophiques en fin d'année. Les élèves n'ont pas travaillé, et les après-midi étaient synonymes de détente pour eux, voire de séances de jeux à la console chez eux. Je ne sais pas trop comment s'est déroulée la répartition des élèves entre les activités.
- · L'organisation a aussi péché. Le conservatoire de musique et des animateurs sportifs de la ville ont été associés, des moyens financiers spéciaux ont été mobilisés. Or, en plein milieu d'année, le conservatoire s'est brusquement retiré du projet au motif que les élèves étaient trop difficiles à gérer. La CPE, qui a des restes de pratique de la flûte, a pris en main le groupe durant ses soirs de permanence, au pied levé, pour ne pas laisser tomber les élèves qui avaient choisi d'apprendre à jouer d'un instrument.
- Ce projet a surtout été porté par le chef d'établissement, qui a aussi communiqué à ce sujet en participant à diverses conférences dans la région dès septembre/octobre 2010. Le projet entrait dans un plan de communication (voire de marketing) du collège. Ces mauvais résultats ternissent l'image de l'établissement, d'autant plus que la promotion du collège passait par cet aménage-

ment du rythme scolaire. Sur plus de 80 élèves prévus en 6° à la rentrée 2011, une dizaine de demandes de dérogation sont en cours. Elles ne sont pas liées directement au problème de la 5° B, mais plutôt à des visites de CM2 qui se sont mal passées, notamment par la découverte de comportements violents dans la cour de récréation. Mais la conséquence est qu'il n'y a aujourd'hui que 72 élèves à répartir en 6°: sur 3 ou 4 classes, la question reste entière (le seuil est à 75).

• L'avis des collègues : l'équipe pédagogique a été sceptique dès le début à cause du choix, décidé par le chef d'établissement, de mettre en 5e B tous les élèves de sixième en difficulté (tous les "cas", comme on dit). De façon générale, l'équipe a perçu cette organisation comme un cadre imposé venu d'en haut, sans que les professeurs aient été associés à sa conception. Le professeur principal a littéralement découvert le dispositif le jour de la prérentrée. Avant de partir en vacances en juin 2010, la direction s'était contentée de dire que les 5e auraient forcément leurs cours d'EPS l'après-midi (et pas le matin).





Épilogue : le projet est, visiblement, étendu à toutes les classes de 5° l'an prochain, selon de nouvelles modalités.

- Cependant cette annonce a été faite à des parents d'élèves en conseil de classe de 6°, sans que l'équipe pédagogique ait été précédemment informée ou consultée.
- Le chef d'établissement, suivant l'actualité des rapports sur la question des rythmes scolaires, a décidé de remettre des cours de matières traditionnelles (françaismaths) en fin d'après-midi, après les activités sportives et culturelles, sur la base de recherches récentes montrant un regain de l'activité cérébrale à ce moment de la journée. Les collègues sont moyennement enthousiastes.
- Enfin, de façon plus générale, les emplois du temps de l'an prochain tâcheront de préserver une pause de 1 h 30 à midi pour que les élèves aient le temps de manger et de participer à l'AS organisée par les profs d'EPS. Les 6e/5e auront un maximum de six heures de cours par jour ; ce seuil montera à 7 h pour les 4e/3e. Ces dernières dispositions seront discutées et votées lors du dernier CA

de l'année scolaire. Des temps de récréation différenciés sont aussi à l'étude pour rendre la surveillance moins lourde à la vie scolaire, qui perdra aussi des effectifs de surveillants."

> Propos recueillis par Lignes de crêtes



Prestissimo con fuoco, allegro non troppo, moderato assai?

Vingt ans de carrière, ou vingt ans de métier ? Vingt ans. déià... ou seulement? Voilà bien le genre d'interrogations que peut faire naître un pluvieux après-midi de juillet, tandis que les actualités foisonnantes des dix derniers mois laissent une petite délégation de souvenirs rejoindre doucement la mémoire des précédentes années scolaires; alors aussi que le regard et l'esprit se portent vers la prochaine période, envisagent des pistes de travail, scrutent des horizons neufs et prometteurs. avec, comme toujours, une joie mêlée d'appréhension.

Il n'a pas fallu longtemps pour que l'illusion naïve des carrières commençantes s'effondre dans l'abîme des réalités : la vie enseignante n'a rien d'un placement assuré où l'important investissement consenti aux débuts malhabiles et tâtonnants garantirait par la thésaurisation d'expériences réussies une rente pédagogique de bon rapport, contribuant à une confortable sinécure déclinée en chapelets de succès invariablement reproduits. Bien contraire! Au terme de deux décennies, malgré l'ancienneté de pratique, ou peut-être à cause d'elle, l'affrontement au temps me paraît brutal et obscur.

La liste des morceaux qui s'imbriquent pour dessiner l'année scolaire¹ ne semble pourtant pas si difficile à dresser. Sans ordre de quelconques préséances, j'y inscrirais:

• le temps professionnel, dont seule la composante statutaire (les heures "devant élèves") se trouve fixée en début d'année pour toute la durée de celle-ci;

- le temps associatif, avec deux pôles : CdEP, qu'on ne présente plus aux lecteurs de *Lignes de crêtes*, et la présidence d'une association loi 1901, support juridique d'un ensemble professionnel de jazz vocal;
- le temps militant, passé à s'informer des activités d'organisations, soutenues notamment par des dons, mais aussi à suivre l'actualité syndicale et à prendre connaissance de faits ou documents sur lesquels l'attention est attirée par des proches aux talents de veilleurs, ou par des courriels d'horizons divers ;
- le temps citoyen porté à la "chose publique" et à la vie du monde :
- le temps consacré à la famille et aux amis, ponctué de repas bien sûr, mais aussi de correspondances, de promenades, de spectacles, de découvertes touristiques, de jeux, d'instants de vie quotidienne simplement partagés;
 - le temps de loisir;

- le temps fonctionnel et ménager²;
- et le temps que j'appellerais volontiers "de montagne", pour se nourrir de la Parole du Dieu de Jésus-Christ, prendre un peu de distance par rapport à tout ce qui a occupé les autres temps, rendre grâce, célébrer, prier...

Ces temps ne sont évidemment pas sans intersections : les réunions et rencontres CdEP ressortissent ainsi aux domaines éducatif, associatif, citoyen, amical, "de montagne". Et certains moments partagés avec des collègues, bien qu'à visées professionnelles, participent aussi du militantisme, du loisir, de l'amitié. Je pense à ces week-ends d'équipe pédagogique de Seconde sur la côte normande, dans la grande maison familiale d'une collègue, où, de repas en réunions et de réunions en promenades, nous réfléchissons à l'année qui s'ouvre ou se ferme, tout en continuant à tisser des liens amicaux et en discutant, souvent avec passion, des évolutions du système





éducatif et de notre lycée. De même lorsqu'un collègue, animateur talentueux du club de mathématiques, réunit des enseignants de la discipline pour une journée d'énigmes tous azimuts, nous offrant en début d'été un joyeux moment de réflexion ludique et collective hors des sentiers rebattus des programmes officiels, et de chaleureuses retrouvailles avec d'anciens compagnons de route, retraités ou mutés dans d'autres établissements.

La juxtaposition-superposition de ces différents temps ne constitue pas en elle-même un problème. Elle serait plutôt à apprécier comme richesse, ouverture, dynamique de vie, source de fécondité plus que de conflits. La difficulté réside davantage, pour moi, dans les multiples rythmes qui s'imposent simultanément au déroulement des temps. Comme une partition dont on saluerait l'opulente orchestration mais où la distribution des tempi entre les différents pupitres nuirait à l'alchimie des timbres.

Les vacances d'été, et ce qu'elles offrent à tous les temps mentionnés plus haut, suivent paisiblement la tranquille pulsation d'un rythme qu'on pourrait qualifier d'annuel. Non seulement elles occupent une place unique dans le calendrier, mais surtout, elles rayonnent généreusement sur l'année scolaire. Qu'on tienne à une organisation au cordeau ou qu'on s'abandonne à l'improvisation, avec une large gamme de nuances possibles, elles œuvrent au long terme, autorisent la réflexion avec méandres et suspensions, le regard rétrospectif sans urgence, le tracé de perspectives sans précipitation, et même la flânerie, la divagation, le rêve. Les périodes de vacances sont idéales pour bâtir une progression cohérente, s'approprier un nouveau

programme, dresser un bilan et un inventaire de ressources pédagogiques, en élaborer de nouvelles, mais aussi faire un point approfondi sur un problème d'actualité, découvrir une région ou la retrouver pour cultiver son intimité, renouer avec amis et famille, lire pour le simple plaisir, se plonger dans la Bible, participer à un stage ou à une session... en savourant la joie d'un temps à la fois libre et pleinement vécu.

Les trimestres sont, pour trois d'entre eux, balisés par les conseils de classe, avec leur cortège de réunions préparatoires entre collègues, de temps d'échanges avec les parents, de longues heures vouées à fabriquer des notes cencées rendre compte de la période écoulée et à élaborer les phrases d'appréciation qui complètent, expliquent, nuancent le bilan chiffré, voire tancent, encouragent, conseillent. Pendant deux à trois semaines, la salle des professeurs connaît une fréquentation et un bourdonnement inhabituels de ruche en pleine activité; semaines sans surprise dans leur perpétuel retour comme dans le travail spécifique qu'elles entraînent, mais toujours à recevoir dans la nouveauté de leur organisation et des classes dont on a la charge; semaines où il vaut mieux garder libres les soirées! D'autres repères jalonnent les saisons : réunions du Conseil d'Administration de CdEP, de l'équipe d'animation francilienne, groupe de préparation de la session biennale proposée aux collègues en activité - réunions qu'il faudrait pouvoir, à chaque fois, préparer sérieusement dès l'ordre du jour connu, par un mûrissement personnel doublé d'une consultation aussi large que possible. Sur l'autre versant de l'engagement associatif: déclarations trimestrielles et versements de cotisations auprès de trois organismes attachés aux carrières des salariés et intermittents. Avec, parfois, la désagréable surprise de devoir y consacrer beaucoup plus que prévu, suite à une étourderie ou une imprécision dans le renseignement d'un document ou dans sa lecture. De quelque côté que vienne l'erreur, la machine administrative et procédurière s'enclenche automatiquement, jusqu'à s'emballer. En dépit d'assignations souvent menaçantes, il vaut mieux garder la tête froide et tenter, par écrit, par téléphone, d'expliquer et de faire rectifier, avec l'impression que les correspondants n'étant pas toujours les mêmes, le suivi du dossier laisse à désirer, et que l'organisation interne relève d'une complexité désarçonnant jusqu'aux personnels qui en dépendent. Je me souviens ainsi de situations délicates vis-à-vis de Pôle Emploi, de l'URSSAF ou des Congés Spectacles, qui semblaient s'enliser et ne pouvoir se régler à distance. Moyennant une dépense de temps non négligeable, une fois trouvé l'interlocuteur idoine - ce qui peut nécessiter plusieurs déplacements dans Paris et la proche banlieue - et après un entretien de mise au point cordial et serein (ai-je eu de la chance, ou les employés de ces structures préfèrent-ils eux aussi un dialogue "incarné" ?), les choses rentrèrent dans l'ordre. N'y a-t-il pas alors de quoi frémir un peu devant les campagnes récurrentes qui promeuvent les déclarations administratives par voie électronique ? L'abandon du papier se pare certes de considérations écologiques immédiates et de gains évidents. Mais lorsque tout sera effectué via Internet, restera-t-il assez d'humains avec qui la rencontre sera possible pour un dialogue confiant et réparateur ?



Imbriqués dans les périodes presque régulières où se succèdent un temps de présence scolaire et un temps de congé³, chacune d'elles amenant un Conseil d'Administration du lycée (qui peut requérir de très longs moments de préparation quand il concerne la dotation horaire ou le budget), les mois gardent leur importance d'unités temporelles avec les paies à établir pour huit chanteurs, quelques musiciens et techniciens, ainsi que les déclarations afférentes. Les aspects techniques et réglementaires de la tâche sont heureusement pris en charge par des spécialistes ; il ne reste qu'à opérer quelques vérifications, trier, signer et tamponner, rédiger les chèques puis effectuer les envois. Reviennent aussi.

chaque mois ou presque, les réunions des deux équipes CdEP que j'essaie de suivre aussi assidûment que possible. Au fil de celles-ci, il me semble que la richesse des échanges tient beaucoup à la préparation des participants, que ce soit une réflexion plus ou moins docu-

mentée sur

thème retenu à

l'avance, simplement le choix spontané d'un texte, d'un chant, d'un événement, d'une anecdote personnelle à partager. Et je me dis souvent, sans passer à l'acte, qu'un

ciation. Le soir même ? Impossible en général, vu la fatigue qui vous pousse au sommeil dès le retour à domicile. Mais le lendemain, le rythme quotidien reprend le dessus et incite à différer une tâche qui perd malheureusement de sa pertinence aussi sûrement que la rose sa fraîcheur; on repousse l'idée jusqu'à s'en souvenir quand arrive la réunion suivante, et avec elle l'inanité de l'entreprise! Bien sûr, un roulement pourrait être organisé et la rédaction répartie entre les membres de l'équipe. Ce dispositif faciliterait-il les choses? Vu l'ingratitude de la contrainte, la première défection s'érigerait vite en commode jurisprudence. Peutêtre faudrait-il alors qu'un secrétaire annuel prenne en charge les échos des réunions et intègre cet engagement à son organisation personnelle... au risque de se voir proclamer secrétaire perpétuel, victime de la propension à installer durablement des situations originellement transitoires appelées à évoluer, pour peu qu'elles permettent de régler à peu de frais des questions épineuses. En vertu d'arguments plus ou moins spécieux enrobés de flatteries - bonne volonté reconnue, disponibilité avérée (vive le célibat!), précieuse expérience, irremplaçable expertise - on se découvre inamovible, à l'instar de ces préfabriqués appelés à disparaître promptement, et dans lesquels on enseigne des décennies durant.





C'est une des raisons pour lesquelles l'ancienneté dans un établissement peut s'accompagner d'un surcroît de présence et de travail. On devient malgré soi un "pilier" sur lequel s'appuient, de façons diverses, collègues d'enseignement, de vie scolaire et d'administration, alors qu'on se sent encore loin d'avoir atteint les degrés de maîtrise et de sagesse qui iustifieraient un tel statut. Et dans les classes, nul besoin d'invoquer une baisse générale du niveau des élèves, quand bien même elle serait établie, pour expliquer l'alourdissement de la tâche. D'abord parce que l'expérience rend plus sensible aux cas particuliers: avec le temps, il me semble qu'on individualise davantage. Maîtrisant mieux les notions à enseigner et leurs enjeux, distinguant plus clairement l'essentiel de l'accessoire, on peut porter ses efforts sur les différents profils d'élèves et chercher à moduler les réponses apportées aux questions posées lors des apprentissages, les modes de consolidation des acquis, voire les formes d'évaluation. Ensuite parce que les programmes changent tout de même régulièrement, et que l'ancienneté permet de se lancer plus volontairement dans l'aventure, quoi qu'on pense des injonctions successives de l'institution, grâce au recul nécessaire pour passer les nouvelles directives au crible de son credo enseignant. Lorsqu'on ne rédige plus de cours détaillé parce que le substrat en est suffisamment familier, et qu'on préfère consacrer du temps à diversifier les situations pédagogiques et prendre en compte les apports d'élèves, on risque moins de succomber au dépit de devoir abandonner le plan parfait qu'on avait eu tellement à cœur de confectionner! Enfin, parce que le rôle du temps apparaît de plus en plus déterminant, dans tous les

aspects du travail. Même sans proiets ambitieux et "chronophages", le simple souci d'offrir à chaque dispositif la durée qu'il appelle pour donner le meilleur influence radicalement le quotidien : une copie retravaillée avec un élève ou abondamment annotée pour lui permettre une reprise fructueuse par-delà la déception du résultat chiffré ; une rencontre avec des parents où il paraît crucial de donner du temps aux silences et aux questions pour un dialogue en recherche; un suivi rapproché d'élève au comportement difficile, pour éviter l'exclusion définitive, dans l'espoir qu'il grandira mieux ainsi; une discussion impromptue avec des collègues au sujet d'une situation délicate : une séquence construite du jour au lendemain pour suivre la piste féconde suggérée par un élève ; la prise en compte de jeunes en voie de réorientation, qu'il faut maintenir avec sérénité dans le cadre de leur échec, en attendant la fin de l'année et l'entrée dans une formation où ils se sentiront plus à l'aise ; l'accompagnement de ceux qui doivent renoncer à un projet d'études où les chances de réussite paraissent si faibles qu'il serait irresponsable de les laisser s'y engager, en affrontant les jugements de valeur et les hiérarchies stériles si largement médiatisés ; l'accueil d'élèves débarquant au laboratoire de mathématiques parce qu'ils savent y trouver un lieu et une atmosphère propices à un travail de qualité, et éventuellement un peu d'aide...

Ainsi, contrairement à certaines images réductrices, l'ancienneté n'induit pas forcément l'inertie. Creuser simultanément ses rapports au savoir et aux élèves évite sclérose, routine et amertume, mais amène à des réaménagements constants de ses disponibi-

lités. Au prix d'un inconfort parfois pesant, il semble qu'au-delà de tout ce qui a pu être prévu, préparé, organisé à un tempo adapté, la vie dispense sa force créatrice dans une arythmie qu'il faudrait donc paradoxalement accueillir non seulement comme inévitable, mais surtout comme constitutive de sa fécondité. En acceptant comme raisonnable d'entamer chaque journée avec confiance et détermination tout en s'abandonnant joyeusement et librement à l'inattendu?

Philippe Leroux

1/ Force est de constater - à l'usage - que, dans la structuration de mon histoire personnelle, cette périodicité prévaut sur les autres : année civile, année liturgique.

2/ Il faut bien dormir, se nourrir... Et même si les tâches domestiques peuvent agréablement se conjuguer à d'autres moins rébarbatives (écouter de la musique ou la radio par exemple), elles demandent, elles aussi, du temps.

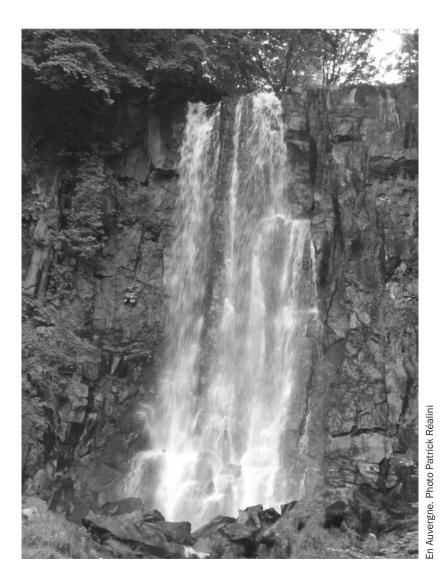
3/ Les fameuses sept semaines deux semaines dont le tout récent rapport d'orientation sur les rythmes scolaires réaffirme la pertinence : "Le comité de pilotage s'est donné pour objectif de remettre au premier plan la santé de l'élève et de lui donner les meilleures conditions de travail, dans l'intérêt de sa réussite. Ayant opté pour le maintien du volume annuel d'heures d'enseignement, il propose de réorganiser l'année en la distribuant sur un plus grand nombre de semaines de travail : 38 semaines, à répartir le plus harmonieusement possible en tendant vers l'alternance 7 semaines [de travail] / 2 semaines [de vacances]". (Conférence nationale sur les rythmes scolaires. Des rythmes plus équilibrés pour la réussite de tous - Rapport d'orientation sur les rythmes scolaires. Juillet 2011 (page 23)).

L'instant

Tíc tac de l'horloge dans le silence solitaire de la nuit Étoile filante dans l'espace Cri d'alerte de la marmotte aux aguets Bruissement de ruisselets qui courent dans les alpages Fracas de cascades rebondissant en écumes d'argent

> Instant, temps et éternité Des syllabes qui éclatent dans le silence Au fil des cycles multimillénaires des saisons

> > Vertige de l'instant



Haïku Hyacínthe Vulliez Vertíge de l'ínstant p 7 - 15 € Entre être et non être, le temps est bien marque de notre finitude. Mais il peut être aussi, avec le Christ, dans l'accueil du présent, temps de la relation au Père et chemin d'espérance.

L'emploi du temps de Jésus, Jésus et les vacances*

Article rédigé à partir des notes prises* pendant une conférence du père Yves-Marie Blanchard, à la rencontre d'été de CdEP en août 2008 à Bayeux, conférence qui s'intitulait "Vie privée, vie publique : l'exemple de Jésus".

1. Il faut d'abord avoir en tête que les Évangiles n'ont pas pour but de nous informer sur la façon exacte dont Jésus vivait, gérait ses relations, ni sur son emploi du temps. Il ne faut pas tomber dans ce que Roland Barthes appelait "l'illusion référentielle": il y a un écart entre le récit historique de la vie de Jésus et le référent évangélique : la plupart des récits d'enfance de Jésus relèvent du "midrash" = ce sont des textes exégétiques, des commentaires sur la signification des faits, et non des récits exacts de faits réels. L'Évangile de Jean est le plus explicite des quatre sur la finalité de cet écrit : il a clairement un but apologétique (cf. Jn, 20, 30-31). Les textes évangéliques ne sont pas là non plus pour nous exposer d'éventuels débats intérieurs. décrire des cas nous de conscience, nous expliquer ce qu'a "ressenti" tel ou tel personnage! Toutefois, ils ne sont pas totalement dénués de fondement historique, et, s'il est assez difficile d'apprécier l'écart entre la "chose vécue" et la "chose racontée", il n'est pas impossible d'y recueillir des éléments d'informations historiques. Mais ils sont surtout là pour nous engager dans un chemin de foi *.

2. Une lecture cursive et un peu rapide des Évangiles peut nous

donner l'image d'un Jésus surbooké, déployant énormément d'activités, qu'il enchaîne à un rvthme accéléré! Mais cela est dû à l'illusion narrative, qui découle d'une stylisation extrême (notamment chez les trois Synoptiques): le narrateur agence et recompose les matériaux dont il dispose sur la vie de Jésus selon les lois du récit, et selon ses intentions à lui. Si on lit par exemple les trois premiers chapitres de l'Évangile de Marc, ça va à toute vitesse, les marqueurs temporels et spatiaux s'enchaînent très rapidement, à quelques versets de distance : Jésus est baptisé par Jean-Baptiste, "et aussitôt l'Esprit le pousse au désert" (1, 12), puis "Jésus vint en Galilée" (1, 14) et appelle ses premiers disciples, qui pêchaient, "et aussitôt, laissant là leurs filets, ils le suivirent" (1, 18). Ils arrivent à Capharnaüm, "et aussitôt Jésus, entrant dans la synagogue, enseignait" (1, 21). Le temps de guérir un homme possédé (versets 23 à 28), "et aussitôt, sortant de la synagogue" (1, 29) il entre chez Simon-Pierre dont il guérit la bellemère. Le soir venu, "il guérit beaucoup de malades atteints de divers maux" (1, 34). Le lendemain matin, après un court séjour dans le désert pour prier (1, 35), il guérit un lépreux, puis un paralytique en rentrant dans Capharnaüm, en ressort, prêche au bord

du rivage (2, 13), appelle à lui Lévi, passe à table (ah, tout de même!) avec des publicains et des pêcheurs, et se remet en route pour traverser la Galilée... Tout cela en 24 ou 48 h d'après le récit : Jésus était-il un hyperactif? En fait les narrateurs des synoptiques concentrent sur une durée d'un an les trois années de ministère de Jésus ; ils regroupent des scènes "exemplaires" sur quelques lieux symboliques ; ils ont parfois recours à des "sommaires" (résumés-énumérations)... Ainsi le "temps narratif" (= celui présenté par le récit) est-il en fait fort différent du "temps réel" vécu par Jésus et ses disciples.

3. Dans le cas de l'Évangile de Jean, la situation est quelque peu différente : l'intrigue est étalée dans le temps (lui respecte les trois années de vie publique de Jésus) et dans l'espace (il cite de nombreux voyages). Le nombre de "scènes" est limité, et chacune fait l'objet d'un traitement particulier. Du coup, le rythme paraît plus lent. Chez Jean, Jésus prend son temps: il rencontre les gens, il parle avec eux, les écoute, et l'on voit combien il porte une grande attention aux personnes. C'est frappant par exemple dans la conversation avec la Samaritaine, près du puits (chap. 4); ou au chapitre 9 avec l'aveugle-né : cette



"scène" prend un chapitre et demi chez Jean, contre quelques versets dans Marc, 5! Chez Jean l'action est racontée de façon détaillée, accompagnée de dialogues et de discours qui en dégagent le SENS. Aujourd'hui, beaucoup pensent que l'Évangile le plus "historiquement exact" et le plus vraisemblable quant à la façon de faire de Jésus est celui de Jean.

4. Mais d'un point de vue "historique", comment Jésus a-t-il vécu? Et comment a-t-il mené sa vie ? Avant sa vie publique, il a commencé par une vie de "prophète baptiste", c'est-à-dire une vie cachée, avec une coupure sociale, le "retour au désert" : il a fait partie de ces gens qui se sont coupés du système de purification rituelle que les Juifs avaient instauré pour se protéger des païens et s'en différencier. Le système juif "pur/impur" est en effet très pesant ; le baptême de Jésus dans le Jourdain a eu l'effet de le purifier une fois pour toutes et de le libérer du système juif contraignant. Jésus a été un disciple de Jean-Baptiste, un temps très court, puis est devenu ce que nous appellerions le leader de son propre groupe de "baptistes". Mais il n'est pas resté baptiste dans le mode de vie (les baptistes vivaient à l'écart) : il a adopté un modèle de vie sociale très active, à la manière des "rabbis pharisiens"! Il s'est mis à vivre comme les pharisiens, dans le monde, dans la société, et non pas à côté, mais avec un état d'esprit baptiste, proche des petits, des exclus, socialement et rituellement, prônant un seul baptême comme unique purification, et se dégageant des lois juives. Il a dès lors eu un ministère itinérant, a prêché et formé des disciples, participé à des débats sur l'interprétation de la Loi (dans les synagogues de

province et au Temple de Jérusalem), il a eu une vie sociale intense (en témoignent toutes les rencontres de tous types, et le nombre de repas, cités dans les Évangiles!); son temps était pris par des prédications publiques répétées, et beaucoup de pratiques thérapeutiques, associant toujours aux soins du corps ceux de l'âme (c'était un guérisseur qui se préoccupait beaucoup du spirituel). Cependant, même en tenant compte de l'effet d'accélération induit par la narration, l'emploi du temps de Jésus paraît chargé, et I'on n'est pas surpris que luimême s'en plaigne, et déclare à plusieurs reprises son besoin de repos, ou son intention d'aller à l'écart, de faire une pause : finalement, pas étonnant, avec ce rythme effréné, qu'il ait eu besoin de "vacances" ! Mais on peut noter que, même débordé, Jésus reste attentif aux choses simples, et n'hésite pas à consacrer du temps aux petites gens.

5. Côté "pause", les Évangiles sont unanimes à signaler la place de la méditation et de la prière dans la vie de Jésus. De ce point de vue, le "retour au désert" a joué le rôle d'un noviciat baptiste : Jésus y a appris le détachement par rapport à la richesse, à la puissance, au succès, à la tentation d'impressionner les autres... mais il n'y a certainement pas appris l'inaction! Les vrais mystiques sont d'ailleurs des hommes et des femmes d'action, chez qui prière et action sont indissociables. Selon Luc, toute "pause" de Jésus (temps de retrait et de prière, de réflexion) est toujours étroitement liée aux temps forts de sa vie et aux décisions importantes. D'après les Synoptiques, la vie publique de Jésus s'enracine dans une "retraite" de discernement de départ, ce qu'il est convenu d'appeler la "tentation" au désert (ce

qu'on a traduit par "tentation" a plutôt le sens d'épreuve, en grec, ou de "tentative") prenant la forme d'un combat spirituel contre les séductions du matérialisme et du pouvoir sous toutes ses formes.

Chez Jean, on voit Jésus chercher la solitude à différents moments, parce qu'il ne veut pas être récupéré, céder aux puissances "médiatiques" de l'époque ; il refuse de coller à l'image qu'on a de lui, de céder aux pressions populaires liées à l'exercice royal de la fonction messianique. Jésus n'est pas toujours dans le "faire", ce n'est pas un hyperactif: il est dans l'être aussi, et dans la rencontre profonde. C'est à la fois quelqu'un de très social et relationnel, mais aussi de solitaire et de spirituel. Et tout le temps qu'il consacre aux "signes" de guérison ne saurait se confondre avec un activisme forcené, un désir de popularité, une quête de célébrité et d'effets médiatiques! Le goût de Jésus pour la solitude, son besoin de "retraite" et de "pauses" ne sont pas de l'ordre du confort personnel, mais conviennent à la nature profonde de sa mission. Jésus, dans sa façon de vivre, est-il pour nous un modèle? Oui et non: personne n'a à "imiter" Jésus, à vivre exactement comme lui (si tant est que I'on sache exactement comment il a vécu, nous l'avons vu) : il est un chemin, pas un modèle. Le christianisme ne donne pas de règles précises : il indique une direction, un but. À chacun de trouver les movens...

6. À côté de sa mission, Jésus a des amis personnels, des relations privilégiées, dans le cadre d'une vie privée, lieu de ressourcement et d'équilibre personnel : l'Évangile de Jean insiste sur la famille de Béthanie (Lazare et ses sœurs), il y a aussi Nicodème, le "disciple que Jésus aimait"; sans





des liens avec Marie-Madeleine, personnage exemplaire d'un
évangile accordant aux femmes
une place importante. Autant de
gens à qui Jésus a consacré du
temps, et pas seulement au service de sa mission. Ce que cela
nous dit, c'est qu'il faut savoir donner du temps à nos amis, et recevoir d'eux... Il y a des rencontres
"gratuites", non liées à notre travail, à notre profession, mais liées
à l'affection, à la richesse et à la
profondeur des relations humaines. Ne les négligeons pas.

7. Enfin, ce Jésus si actif mais qui fait des "pauses" nous montre aussi l'importance de la prière, de la relation profonde au Père; et ce n'est pas qu'une question de temps! Certains, les contemplatifs par exemple, y passent plusieurs heures par jour; d'autres dix minutes... Le secret de Jésus tient à sa relation unique au Père, au titre de sa filiation divine, bien sûr, mais elle est aussi promise aux disciples, et donc à nous, à travers

une adhésion de foi à la personne et à l'enseignement du Fils. L'Évangile de Jean s'attache sans cesse à décrire ce lien unique (à travers des expressions comme "la gloire", ou des verbes : "aimer, demeurer"...), non seulement exprimé à travers des moments de recueillement, de méditations, des gestes de prière, mais présent à la source même de l'être de Jésus, en toutes occasions et circonstances. Plus que la prière elle-même, et que le temps qu'il y consacre, c'est la foi comme relation permanente au Père qui paraît caractériser le comportement de Jésus à tout moment (y compris celui de la croix). Être chrétien, c'est prendre le temps de se nourrir de l'être et de la parole de Jésus : cela peut ne prendre que quelques minutes par jour... Être chrétien, c'est aussi, à chaque moment de notre vie, dans nos activités, être constamment relié à ce Dieu Père et tout Amour ; c'est centrer ou recentrer toute notre vie sur et dans l'amour de Dieu, pour être envoyé vers nos frères ; c'est avoir une vie spirituelle = une vie de l'esprit en Jésus-Christ. Le temps de la messe du dimanche est un autre temps, c'est celui du recentrement sur Dieu, et un moment de décentrement aussi, car nous ne choisissons pas toujours le lieu, l'heure, et encore moins le prêtre, les autres personnes présentes, ni le "style de messe"...

Voilà les piliers sur lesquels baser notre existence toute entière, et toutes nos activités.

* Le titre donné ici à ce texte, les notes prises pendant la conférence ainsi que les passages mis en gras sont tous dus à Catherine Réalini.



L'être paradoxal du temps pour la conscience

Le passé, le présent et l'avenír sont des réalités de notre esprit par lesquelles nous nous rapportons au réel. "Ces deux temps-là, passé, futur, quel est donc leur mode d'être? Le passé, de fait n'est plus; le futur n'est pas encore. Quant à un présent, toujours présent, qui ne s'en aille point en un passé, ce ne serait plus du temps, ce serait l'éternité. Si donc le présent, pour être du temps, ne devient présent qu'à cause qu'il s'en va en un passé, quel mode d'être lui attribuer, sa raison d'être étant qu'il cessera d'être, si bien que nous n'attribuons vraiment un être au temps qu'à cause qu'il tend à n'être pas?".

Priorité au présent et non au passé. C'est le présent qui fait circuler l'avenir vers le passé.

Dans l'âme il y a trois actes : "l'attente" (le présent de l'avenir, l'anticipation, le projet de l'action), "la vue" (le présent du présent) "et le souvenir" (le présent du passé ou mémoire).

"Sur le point de dire un air que je sais, mon attente, avant que j'aie commencé, tire vers l'ensemble que je veux chanter; mais une fois commencé, mon souvenir aussi tire vers l'ensemble... Plus l'acte avance et avance encore, plus l'attente s'accourcissant, s'allonge le souvenir jusqu'à ce que c'en soit fait de toute l'attente quand l'action toute entière finie aura coulée dans le passé... Ainsi en va-t-il pour la vie humaine tout entière, que composent en ses parties toutes les actions".

Saint Augustin Les Confessions Livre XI



Le temps, don de Dieu

Voici quelques aspects de la manière dont est vécu le "temps monastique" par une moniale Carmélite.

On croit communément que moines et moniales ont tout le temps devant eux... Et si c'était vrai?

Remarquons tout d'abord que la cloche sonne au minimum quatorze fois par jour, dont huit fois pour nous appeler à la prière. Entre-temps, il faut travailler pour gagner sa vie, et autant que possible d'une manière efficace et rentable : assurer l'entretien de "frère âne" pour toute une communauté, prendre soin des sœurs aînées devenues plus ou moins dépendantes, satisfaire aux exigences d'une formation permanente, entretenir de grands bâtiments, être disponible aux imprévus : visites, coups de fil...

La tentation est alors de chercher à s'avancer, pour gagner du temps, pense-t-on, être sûr d'y arriver. En rêvant au temps qu'on aura si... pour avoir le temps de prendre son temps. Erreur fatale! Stress assuré! M'avancer pour demain entre deux coups de cloche me met immanguablement en retard pour aujourd'hui et, pire encore, me rend indisponible pour le moindre imprévu et tout ce qui me prend ce temps si précieux. Tentation funeste qui me fait passer à côté du temps. Je ne parle pas bien sûr des efforts nécessaires d'organisation, de simplification des tâches, grâce aux machines notamment, de répartition judicieuse du travail, des prio-

rités à établir, de l'entraide fraternelle.

Les grandes germinations se font dans le champ du banal quotidien, répétitif

La gestion de ce temps morcelé, de ces moments successifs, si elle est une épreuve, devient peu à peu un chemin de grâce, de libération, d'unification : on apprend à habiter pleinement le temps. c'est-à-dire à vivre le moment présent comme un don, le seul qui m'appartient. C'est le passage du temps fractionné au temps rythmé, comme les mouvements d'une grande symphonie, celle de notre vie reçue du Seigneur. La cloche qui sonne est l'appel au lâcher-prise. Le temps n'a-t-il pas quelque chose à voir avec le pouvoir et l'avoir ? C'est le rappel de

l'ouverture à l'irruption de Dieu dans le petit monde de mes préoccupations, ici et maintenant. C'est Lui permettre de

l'ensemencer, de le faire grandir pour l'insérer dans un projet plus vaste. Ce n'est pas pour rien que l'Église nous donne comme livre d'office un bréviaire intitulé: Liturgie des Heures ou Prière du temps présent. Les grandes germinations ne se font pas dans les grands événements (encore qu'ils aient leur rôle à jouer!), mais dans le champ du banal quotidien, répétitif. Une gestation prend du temps, et pourquoi pas celle de l'Homme nouveau?

Il faut donc compter aussi avec la durée. Nous en faisons l'expérience dans les deux heures d'oraison quotidiennes, les temps de solitude en cellule ou en atelier, les temps de retraite au désert, sans parler du temps de l'impuis-

sance engendré parfois par la maladie ou la vieillesse, et toujours dans un même lieu, pendant 30, 40, 50, 60, 70 ans même.

Dieu a besoin de ce temps pour écrire avec nous une histoire. Il en a besoin pour nous faire entrer, si obscurément que ce soit, dans ce grand mouvement de l'Histoire de l'humanité (il a fallu 40 ans dans le désert pour que le ramassis de gens sortis d'Égypte derrière Moïse devienne un peuple). Sans le temps il n'v aurait pas eu l'Incarnation, et elle se poursuit... C'est dans la durée que se creuse le désir et non dans l'immédiateté de la possession, et c'est là que se pose la question fondamentale : quelle est mon espérance ? C'est là aussi que s'enracine la fidélité:

La cloche qui sonne est l'appel au lâcher-prise

cet arrimage à ce qui est solide, impossible dans la fugacité.

Et quelle grâce de durer ensemble! Elle en vaut le prix: celui d'une patience laborieuse à réactiver sans cesse au feu de l'Amour miséricordieux du Seigneur, patience indispensable pour amortir les conflits, arrondir les angles, respecter le mystère de l'autre, faire converger les différences, faire corps... Sans parler des pardons qui libèrent le cœur... Alors se tisse l'expérience d'un passage de la vie commune à la véritable communion fraternelle.

Le temps : don de Dieu pour une humanité nouvelle !

Sœur Marie-Chantal Carmélite Montpellier

Une présentation de la liturgie des heures par Daniel Moulinet, est disponible dans les Actes de la session de Montferrand (voir le site de CdEP ou demander au secrétariat).



Le temps vécu en société a des réalités différentes, qu'on soit mère de famille au travail ou soutenu par une association.

Après ces témoignages l'astrophysicien Alain Léger nous fait prendre de la hauteur. Marie-Françoise Tinel et Isabelle Tellier apportent un éclairage sur la perception du temps de notre époque, tandis que Pierre Darnaud présente la pensée de Gilles Finchelstein sur la dictature de l'urgence.

Un clin d'œil nous fait découvrir la rue de la Temporalité d'Albi.

La gestion du temps, entre vie professionnelle et vie privée

Je suis chef d'établissement d'une école semi-rurale de douze classes accueillant 300 élèves, encadrés par quatorze enseignantes et huit membres de personnel (ASEM, secrétaire, personnes de service).

Dans mon établissement, je bénéficie d'une demi-décharge, ce qui me demande tout de même d'assurer un enseignement de 13,5 heures par semaine devant une classe de 27 élèves de CE1.

Par ailleurs, je suis mariée, et maman de deux enfants (4 ans et 2 ans)... et nous attendons notre 3° enfant pour le mois de janvier!

... Ce qui m'a valu cette réflexion d'une de mes amies : "mais tu dois certainement avoir un fond d'hyperactivité!" Réflexion pleine d'humour, mais résonnant comme bien d'autres : Comment tu fais? Je ne pourrais jamais! Je ne voudrais de ta place pour rien au monde! Tu vas sûrement prendre un congé?!

... Eh bien non, je ne vais pas prendre de congé, et si, on y arrive! Ce n'est bien entendu pas toujours facile de faire la part des choses entre ces trois "métiers", et surtout de pouvoir partager son temps entre chacun, de donner suffisamment de temps à chacun, sans pour autant se laisser manger!

1^{er} aspect : gérer son temps entre être chef d'établissement, et être enseignante

Cela commence dès que la rentrée se profile à l'horizon! Premier dilemme, que ce soit à la maison, ou lors des déplacements dans mon établissement: par quoi je commence?

Mon boulot de directrice: l'organisation des classes, la réception des commandes, le tri du courrier accumulé pendant les grandes vacances, les listes d'élèves, la préparation des réunions de rentrée, les plannings de travail des membres du personnel...?

Ou bien mon boulot d'instit': aménagement de ma classe, tri et rangement du matériel reçu, préparation des progressions, des différents projets d'année...?

Cela me demande une certaine organisation, qui commence "tout simplement" par désigner les jours qui seront mis au service de la direction et ceux qui seront utilisés pour ma classe, ce qui, bien souvent se trouve bousculé par tel ou tel événement :

• coup de fil d'une instit' : "Dis, est-ce que ça t'embête si je change de local pour la rentrée, j'aimerais bien occuper la classe de Mme P., qui est libre cette année ?"

- rencontre d'une autre instit' : "Il me manque trois chaises pour la rentrée, tu sais où je peux en trouver?"
- rencontre avec un membre du personnel : "On n'a pas encore reçu la commande de fournitures, comment on fait pour terminer le nettoyage des classes ?".

Résultat: organisation garantie bousculée, je ne fais pas du tout ce que j'avais prévu! C'est parfois source de stress, mais globalement, c'est aussi ce qui fait le charme de notre métier!



22 Lignes de crêtes 2011 - 12

L'année dernière, je travaillais tous les matins dans ma classe de CE1, et tous les après-midi dans mon bureau, une autre façon de partager mon temps entre mes deux métiers. Je ne voulais pas non plus que mes élèves pâtissent de mon rôle de directrice, ils ont le droit d'avoir une maîtresse "presque comme les autres". Sauf urgence, je demande donc que I'on ne me dérange pas quand je suis en classe ; je ne prends aucun rendez-vous, ne reçois aucun représentant, et évite le plus possible les réunions du matin.

2^e aspect : mon rôle de chef d'établissement résumé à 3 heures par jour (sur le papier !)

En fait, j'endosse ce rôle à peine ai-je fermé la porte de ma classe à 11 h 30, et ne le quitte que le soir lorsque je retrouve mes enfants. Un après-midi "type" de chef d'établissement, cela n'existe pas pour moi ; je vis au contraire des après-midi riches de rendez-vous, de réunions, de rencontres bien planifiées, mais aussi d'imprévus et de sollicitations diverses:

 un élève de CP: "Madame M. demande si vous pouvez venir dans la salle informatique car l'imprimante de fonctionne plus ?"

> • une enseignante de CE: "Je n'ai plus de photocopies sur mon compte, est-ce possible d'augmenter mon nombre?"

• une autre : "Il y a un bourrage dans la photocopieuse et je n'arrive pas à l'enlever!" Et là, soit on a tout son temps et tout va bien, soit les minutes sont précieuses, et il faut savoir faire le tri entre ce qui est urgent et demande à être réglé rapidement, et ce qui peut être remis à plus tard. Reste alors à faire comprendre que la demande considérée comme urgentissime peut sans doute attendre le soir ou le lendemain matin?!

Une autre façon de libérer du temps, est de laisser des aprèsmidi libres ; je demande donc à ma secrétaire (car j'ai la chance d'en avoir une) de ne prendre aucun rendez-vous ces jours-là, il y a alors toute la place soit pour abattre beaucoup de travail... soit pour l'imprévu!

Un métier où l'on manque de temps toute l'année, où il faut savoir bouleverser son emploi du temps, renoncer à ce que l'on avait prévu, remettre à plus tard le moins urgent, afin d'avoir du temps pour les autres, et aussi un peu pour soi!

3° aspect : gérer mon temps entre métier d'enseignante et mère de famille

Cela commence dans l'organisation de la journée de mes enfants. Quand j'organise mes journées, c'est d'abord à eux que je pense, afin qu'ils n'aient pas trop l'impression de passer leur temps chez la nourrice. Malgré tout, les journées d'école sont des journées marathon où l'on se lève très tôt, on emmène l'un chez la nourrice, l'autre à l'école, puis trajet vers mon établissement. Le soir, je rentre assez vite de l'école pour les récupérer, en général vers 17 h 30 ou 18 h. La demiheure passée sur le trajet, dans ma voiture, me permet d'évacuer les petits soucis quotidiens, la fatigue, parfois aussi l'énervement, pour retrouver un minimum de patience!

Le gros avantage dans notre métier, c'est bien entendu d'avoir les vacances scolaires libres, ainsi que les week-ends et le mercredi (mais plus pour longtemps !!) : cela me permet de passer le maximum de temps avec mes enfants.

Par contre, c'est un métier qui demande beaucoup de travail à la maison, et ceci n'est pas toujours facile à faire. Travailler à mi-temps réduit considérablement le temps de préparation, et il m'arrive de travailler le dimanche pour préparer lundi et mardi, et de travailler mercredi pour préparer jeudi et vendredi. Ceci semble très facile sur le papier, mais l'est beaucoup moins dans la réalité!

J'essaie de travailler un maximum pendant la sieste des enfants, mais cela n'a qu'un temps : et dès qu'ils sont levés, impossible de me remettre au boulot. Si je tente malgré tout de sortir l'ordinateur, j'ai alors deux petits curieux qui viennent s'asseoir à côté de moi, me demandant ce que je fais, si je peux leur montrer des photos d'eux, si je peux lire une histoire, quand est-ce que l'on va jouer dans le jardin... Résultat : je referme l'ordinateur, et ne le reprends que le soir, après le coucher des enfants, pour terminer mon travail.

Pas facile de gérer les deux! Chacun me demande beaucoup de temps, de disponibilité, de patience et de punch! Chaque journée passe donc à essayer de donner le maximum et à mes enfants et à ceux des autres, en gérant le mieux possible le peu de temps disponible dans une journée!

Christine Nord

ONA



Carpe Diem

Beaucoup de ceux qui utilisent les services des organisations caritatives pourraient prendre pour devise ces deux mots.

Hélas, pour eux ce n'est pas une philosophie mais une obligation. Il est cependant toujours confondant de voir que nombre de ceux qui ont des difficultés financières ne prévoient pas le lendemain. Parmi tous, je peux donner un premier exemple.

Bernard (ce n'est pas son prénom) était RMIste, environ 400 € par mois, des dettes de tous ordres: loyer, charges, assurances, hôpital... Bien épaulé par le Secours Catholique, il éponge ses dettes, obtient des remises à titre gracieux. Soutenu par une association d'Anciens Combattants, il obtient une petite somme: 500 €, puis une pension d'invalidité, environ 770 € par mois, plus l'APL.

Pendant un an tout semble aller pour le mieux. Un jour, sans trop savoir pourquoi, il reçoit un rappel d'allocation : 2 000 €. Cette somme "affolante" lui permet de refaire son appartement, de s'acheter des vêtements. Il fait luimême les travaux. La peinture doit comporter des paillettes d'or, car, en deux semaines son compte est dans le rouge et il se plaint au Secours Catholique de ne pas être assez aidé! Comment lui expliquer qu'un appartement de deux pièces peut être rafraîchi en plusieurs séquences, que mettre une petite somme de côté pour les jours difficiles serait astucieux? II vit dans l'immédiateté.

Quelques personnes se comportent comme s'il n'y avait pas de lendemain, notamment celles en situation irrégulière. D'autres, souvent illettrées, francophones ou non, ne dominent pas le langage administratif parfois obscur. Combien "oublient" de renvoyer les papiers demandés par la CAF? Combien comprennent qu'il y a une relation directe entre le nonenvoi des papiers demandés et la rupture du versement des allocations? Comment expliquer que signer un prélèvement automatique est contre-productif lorsque les ressources ne sont ni fixes ni assurées ? Comment expliquer que les banques ne sont pas des philanthropes et qu'un chèque de 20 € refusé peut engendrer 30 € de frais? Que les ordinateurs peuvent commettre des erreurs?

L'innocence de certains est parfois surprenante! Un jeune couple malien, marié, un enfant ; le père travaille et gagne à peu près 1 200 €. Il reçoit par erreur de la banque un versement de 3 000 €. Pas autrement surpris, le jeune père envoie l'argent au Mali car sa mère souffrante doit être opérée... Mais son compte est débité par la banque qui s'est aperçue de son erreur : découvert, agios... des démarches à n'en plus finir pour que la banque accepte de reconnaître son erreur et trouve enfin un compromis.

Que dire aussi des jeunes femmes enceintes qui refusent l'évidence de la naissance et viennent quasiment la veille de l'accouchement demander une layette pour leur bébé... On ne devinerait pas l'influence du chocolat sur les effets de la pilule. Mais oui, le chocolat annule la contraception. Donc bébé, mais maman ne sait comment l'accueillir. Les institutions caritatives ne sontelles pas là pour cela ?

Il ne s'agit pas, bien évidemment, de juger mais de constater. On ne peut en vouloir à la retraitée, endettée "jusqu'au cou", de repartir avec son chèque emploi service de 10 € disant qu'elle va s'acheter un petit beefsteak. Cependant comment juguler cette imprévoyance chronique?

À mon avis, mais c'est celui d'une enseignante, la famille ne joue plus son rôle éducatif dans la plupart des cas douloureux. L'école ne l'a sans doute pas toujours joué non plus.

L'illettrisme, la pauvreté, la méconnaissance des règles de base pour gérer un budget, si minime soit-il, l'isolement, sont des entraves à cette capacité de se projeter dans l'à-venir.

Dans un monde dominé par l'image et le son, l'écrit a perdu de son utilité immédiate. Il n'en demeure pas moins que la maîtrise de la langue écrite permettrait à beaucoup d'éviter des problèmes, ne serait-ce qu'en les rendant acteurs de leur vie et non dépendants d'instances qui leur paraissent lointaines voire inaccessibles.

Le rôle des organisations caritatives est sans doute de parer au plus pressé en répondant aux demandes vitales immédiates mais la question reste posée: comment remettre debout puis, en marche, ces "oubliés"?

Geneviève Auclair Seine-Saint-Denis





Temps cyclique et temps fléché

L'effondrement des idéologies du progrès, et l'effondrement social et culturel du christianisme ouvrent un temps de désillusion et d'inquiétude que vient aviver la crise économique mondiale. Nous ne retrouvons plus nos repères et nous avons le sentiment de sombrer dans le chaos. Comment comprendre ce moment de notre histoire? Nihilisme? Relativisme? Perte de la morale ? Glissement vers la barbarie ? La philosophe Chantal Delsol nous propose une autre analyse dans son dernier ouvrage intitulé L'âge du renoncement, édité au Cerf en 2011.

Ce qui s'effondre c'est un mode de vie et de pensée propre à la culture occidentale, et jamais vu ailleurs ni avant. Une sorte de parenthèse dans l'histoire du monde. Depuis 2500 ans cette culture s'est construite autour de l'apport des grecs et du monothéisme juif puis chrétien. En son centre la recherche de la vérité et la croyance en une transcendance, mais également l'importance de la personne et de sa dignité ainsi que la royauté de l'homme dans le règne des vivants. L'effondrement de cette culture ne s'est pas fait en un jour : à la foi en Dieu a succédé la foi en la raison, à celle-ci le soupcon, puis finalement le totalitarisme et le fanatisme qui ont produit le rejet et de la raison et de la foi. On a pu assister à la déconstruction de la pensée occidentale. Mais alors sur quoi tout cela débouche-t-il aujourd'hui?

Chantal Delsol ne voit pas poindre un nihilisme ou un relativisme généralisé mais plutôt un retour aux sagesses ancestrales, bouddhiste et stoïcienne. La morale de-

meure mais on ne recherche plus le fondement de chaque réalité. Ayant abandonné la recherche de la vérité on se centre sur soi et sur l'utile. La religion peut ainsi faire sa réapparition au gré des besoins de chacun1. Le Christ est vu comme un modèle éthique, il n'est pas considéré dans sa divinité. Les droits de l'homme entrent dans une ère de flottement et peuvent être tirés du côté du matérialisme et de l'individualisme. D'une façon plus générale, ce qui disparaît c'est la culture comme monde ordonné. Les éléments qui la composent sont sans lien entre eux. Ils flottent ou s'éparpillent, constituant une sorte de bric à brac d'où disparaît toute signification2.

Ainsi se trouve dévalorisée une facon de comprendre le temps, propre à la culture occidentale. C'est le monothéisme depuis Moïse qui fait surgir l'importance d'un événement dans l'histoire : Dieu parle aux hommes! Voici qui oriente le temps des hommes. On peut parler d'un temps fléché tourné vers un avenir. Cette ouverture du temps des hommes à Dieu prend toute son importance dans la Résurrection du Christ et l'avènement du Royaume de Dieu pour les chrétiens. Ce Dieu qui fait alliance avec l'homme ouvre sur l'espoir et l'espérance, il ouvre également sur la liberté des hommes et leur capacité à agir individuellement et collectivement. Cette valorisation de l'avenir et du projet est essentielle dans la culture occidentale, au point peutêtre même d'en avoir perdu la notion de tradition.

À la place de cette représentation de notre univers temporel individuel et collectif une conception cyclique du temps, présente dans toutes les cultures autres que la culture occidentale, vient occuper les mentalités signifiant la fin de l'espérance. On pourrait la résumer par la formule suivante : "tout est un éternel recommencement". La liberté de l'homme se dissout dans le destin. Les forces de la nature l'emportent dans une alternance naturelle d'ordre et de chaos. L'écologie s'identifie à la crainte des catastrophes. L'expérience du temps se rétrécit sur le temps court. La vie se recentre sur l'élémentaire et sa répétition (naître/vivre/mourir). Le passé et l'avenir sont des illusions. La question devient : comment sauver une éthique humaniste dans ce contexte où l'homme est comme fondu dans la nature?

Cette réflexion ouvre également sur des interrogations politiques. L'auteur pense observer "un affaissement de la démocratie et du débat" au profit du "consensus". Elle voit la notion de "gouvernance" occulter les débats sur les finalités en favorisant les experts.

Un livre critique qui invite... à ne pas renoncer!

Marie-Françoise Tinel Rhône 28 juin 2011

1/ Ch.Delsol parle ici du retour du "mythe" là où les sociologues parlent de "bricolage du religieux".

2/ Cette représentation du monde sans unité valorise l'horizontalité des relations plutôt que la verticalité qui hiérarchise. C'est pourquoi lui est liée la logique des réseaux. On donne le nom de post-modernité à cette façon de penser.



Vivre dans les flux

Les petites réflexions qui suivent n'ont évidemment pas l'ambition de celles du livre de Chantal Delsol (cf. l'article de Marie-Françoise Tinel p. 25) mais elles viennent, espérons-le, compléter ses analyses quant à la perception du temps, à la lumière des nouvelles technologies de l'information.

Il me semble en effet que ces technologies (au premier rang desquelles j'inclus évidemment Internet, mais en ayant en tête tous les différents dispositifs permettant d'y accéder, à savoir ordinateurs, téléphones, tablettes...) modifient considérablement notre rapport au temps et à l'information. Auparavant, pour se tenir informé, chacun de nous devait adopter une stratégie d'abonnement : rendez-vous quotidiens des journaux du matin, des flashs d'informations radiophoniques ou télévisuels, lecture de revues hebdomadaires, mensuelles ou trimestrielles, L'information était délivrée à heures ou à dates fixes par des médias bien identifiés, suivant des périodicités variables, inversement proportionnelles au degré d'analyse attendu : faits marquants qui se chassent les uns les autres dans les quotidiens, analyses plus poussées dans les hebdomadaires ou les mensuels, jusqu'aux essais ou travaux universitaires qui paraissent dans les revues savantes (quelques numéros par an).

Internet change profondément la donne parce que c'est un média dans lequel tout est accessible par tous à tout moment, suivant une logique de la demande plus que de l'offre (on reçoit une information via un média traditionnel, on "va la chercher" sur Internet). Certes, tous les médias traditionnels ont maintenant un site sur Internet où ils rendent accessible tout ou partie de l'information qu'ils continuent de délivrer par ailleurs suivant leur périodicité habituelle. Mais ils se rendent aussi tous

comptent que ce site est bien plus qu'une vitrine, qu'il modifie considérablement leur fonctionnement habituel. Les sites Web de journaux quotidiens évoluent en permanence et pas seulement une fois par jour, ceux des hebdomadaires ou des mensuels se mettent également à jour en continu. Tous, de ce fait, mélangent faits bruts au cœur de l'actualité et analyses plus poussées. J'ai aussi eu vent de discussions en cours dans les rédactions de journaux savants, dont beaucoup ne pa-

raissent plus qu'en format numérique sur Internet : quel est le sens de publier encore deux ou trois numéros par an de telle ou telle revue ? Pourquoi ne pas juste rendre accessibles les articles au fur et à mesure qu'ils sont acceptés par le comité de rédaction, sans nécessairement les regrouper artificiellement en-

semble pour en faire un "numéro"? La dématérialisation du support de l'information rend caduque cette

habitude acquise par l'édition papier. Partout donc, il semble qu'à plus ou moins long terme la périodicité de l'information va laisser la place à un flux

continu immatériel.

Ce nouveau mode de fonctionnement a été anticipé par certains médias: France Info à la radio, CNN à la télévision sont nés de cette logique, avant même la démocratisation massive d'Internet. Mais d'autres réseaux en émergence prennent acte plus profondément encore de cette mutation, en mettant de plus en œuvre un autre grand apport d'Internet, à savoir la possibilité pour

chacun de devenir producteur et non plus seulement consommateur d'informations : sur Facebook ou sur Twitter (le site Web qui monte), chacun peut être à la fois source et récepteur de

26 Lignes de crêtes 2011 - 12



flux d'informations lisibles en permanence sur son téléphone portable ou son ordinateur. Plusieurs faits-divers récents ont d'abord circulé sur ces ré-

seaux avant d'être repris par les agences de presse traditionnelles. La logique de l'inscription et de la participation à des flux prend ainsi le relais de celle de l'abonnement passif.

Ce repli de l'information périodique est-il contradictoire avec les analyses de Chantal Delsol qui voit, elle, une "tempora-

lité cyclique" prendre la place du "temps fléché" longtemps à l'œuvre dans les sociétés occidentales? Peutêtre, en partie. Il est pourtant vrai que les flux d'informations révèlent sans doute une tendance à vivre de plus en plus dans un présent continu, renouvelé en permanence. Mais il me semble aussi que l'émergence d'un monde numérisé peut remédier au syndrome de la perte de mémoire et du sens de l'histoire. Il met en effet à disposition de chacun des documents auparavant réservés aux seuls spécialistes, rats de bibliothèques et arpenteurs d'archives, rendant beaucoup plus faciles qu'avant les études diachroniques et transversales. Avec Internet, chacun a la mémoire du monde à portée de clic.

Ce qui rend la situation encore confuse et difficile à appréhender, c'est que la qualité de l'information disponible n'est plus directement connectée à sa périodicité. Sur Internet,

les hiérarchies tradi-

tionnelles sont en partie abolies : les billets d'humeur côtoient les analyses les plus poussées, les souvenirs personnels et les archives savantes mélangent sur la-

se mélangent. Sur Internet, tous les niveaux

d'analyse et toutes les temporalités coexistent. Ses usagers quotidiens ont

commencé à apprendre à jongler avec ces différents niveaux, et cette qualité sera sans doute la compétence fondamentale de l'honnête homme de demain. Et si Chantal Delsol déplore que la scène politique et médiatique favorise le "consensus", Internet a été et est encore un lieu de débats intenses. Où, peut-être, de nouvelles formes d'expressions démocratiques s'inventent

Isabelle Tellier Paris

Dans le cadre de *La semaine sans écrans*, une opération "On gagne du temps sur les écrans" a été lancée en mai par le collège d'Azay-le-Rideau.

aussi en permanence.

On a donc cherché à inventer d'autres occupations qui ont eu lieu sur plusieurs communes du secteur, comme par exemple :

- des jeux en bois sur place,
- une fête des plantes dans le potager de l'école,
- des jeux à la salle polyvalente,
- un cross,
- une présentation du Conseil Municipal des Jeunes.
- une démonstration de vannerie,
- un spectacle gratuit,
- un atelier d'imprimerie au château de Saché,
- des veillées paysannes,
- un bal pour les moins de 15 ans.

Cette opération a été organisée par les écoles élémentaires du secteur et mise au point par un professeur de collège. Enseignants et parents se sont impliqués ensemble.

Chaque famille volontaire avait un tableau à remplir sur le temps passé devant l'écran.

Un des intérêts de cette action a été le retour des enfants sur la place publique, à l'opposé de l'enfermement à la maison.



Le temps en Astronomie et dans l'histoire de la Terre

Quel est l'âge de cette montagne ?

Vous admirez la beauté de la montagne qui est devant vous (ou du ciel étoilé par une belle nuit noire), et une question vient à vous : "Quel est l'âge de ce que je regarde ?". Ce n'est certainement pas un an, mais est-ce un millier d'années, un million, ou autre chose? La réponse ne se voit pas dans ce que nous regardons, il faut faire appel à notre réflexion, par exemple, vous pouvez vous demander : "De combien l'érosion réduitelle sa hauteur chaque année? Quel est donc le temps nécessaire pour que le paysage que j'ai devant moi change significativement?"

La démarche, tant en Sciences de la Terre qu'en Astronomie, est basée sur de tels raisonnements, en plus approfondis (datation radioactive des couches géologiques, compréhension de l'évolution des étoiles, de l'expansion de l'Univers...).

Un point clef : bien choisir ses unités !

Pour comprendre le temps en Astronomie et dans l'histoire de notre planète, comme dans tout autre domaine de la physique, il faut avant toute chose bien choisir ses unités. Expliquons-nous :

- pour appréhender l'histoire de notre propre vie, il ne faut pas dater les événements en micro-secondes, milli-secondes, mais en années;
- pour appréhender l'histoire de l'Univers ou de la Terre, ce n'est pas en secondes, ni même en an-

nées qu'il faut s'exprimer, mais en Ma, ou Ga (respectivement Mégaannée ou million d'années, et Giga-année ou milliard d'années) suivant les phénomènes considérés. Ces unités ont tendance à nous déstabiliser car elles sont loin de celles utilisées pour décrire les phénomènes de notre vie courante, mais en y réfléchissant, pourquoi ces dernières unités seraient-elle pertinentes pour tous les phénomènes ?

Du coup, les chiffres sont compris entre 0 et 100 (approximativement) et tout devient simple, moins impressionnant, surtout quand on les manipule souvent. Alors, la porte de la réflexion s'ouvre et avec elle celle de la compréhension.

Moralité: ne nous laissons pas noyer par des chiffres exprimés dans des unités inadaptées aux phénomènes qui nous intéressent.

Un "cadeau" de la Nature

La Nature nous fait de nombreux cadeaux, en particulier elle nous fournit les moyens, à condition de les rechercher, de dater des phénomènes qui ne sont (presque) pas commensurables avec le temps des événements de notre propre vie, de notre propre civilisation. En plus de raisonnements simples comme celui sur la vitesse de l'érosion dont nous avons parlé, il existe des processus physiques, essentiellement la radioactivité de différents éléments (il y en a pour des échelles de temps très différentes), qui permettent des datations précises dans l'histoire du Système Solaire

et de la Terre. En Astronomie, les évaluations sont moins directes, elles passent par une compréhension assez poussée des phénomènes qui se déroulent dans notre univers comme la vitesse à laquelle l'hydrogène est brûlé dans les étoiles, l'expansion de l'Univers...

Le résultat?

Il est magnifique, l'Homme, qui si petit dans l'Univers par sa taille et son histoire, a d'ores et déjà compris pas mal de choses sur l'âge de sa planète et les événements majeurs qui ont jalonné son histoire, ainsi que sur celui de l'univers dans sa globalité. Ceci est d'autant plus remarquable que ce n'est pas vrai sur une autre question de base : quelle est la composition de notre univers ? II semble en effet acquis que la matière que nous connaissons (protons, électrons, neutrons...) ne représente que ~ 4% de la "masse" de l'ensemble de l'Univers, mais c'est là une autre question.

Quelques dates clefs dans l'histoire du Monde (voir aussi la figure 1)

- Âge de l'univers (temps nous séparant du Big-Bang) : ~ 13 Ga.
- Âge de notre galaxie, la Voie Lactée (sa formation) : ~ 10 Ga.
- Formation du Système Solaire (la formation du Soleil et celle du cortège des planètes sont presque simultanées, c'est-à-dire séparées par moins de 0,2% de leur âge, ceci selon notre compréhension actuelle des phénomènes). La radioactivité d'éléments (tel l'ura-

28



nium, le thorium), qui ont été synthétisés lors de l'explosion de la super-nova qui a très vraisemblablement déclenché l'effondrement du nuage interstellaire d'où nous venons, permet une datation incroyablement précise : 4,54 Ga +/- 1%.

- Apparition des premiers êtres vivants sur Terre (unicellulaires de type bactéries): 3,2 - 3,8 Ga.
- · Apparition des premières cellules à noyau (analogues aux nôtres): ~ 1 - 2 Ga (incertain).
- Apparition des premiers êtres pluricellulaires : jusqu'en 2009 ~ 0,6 Ga, mais une découverte ré-

- cente au Gabon, par l'équipe d'El Albani de l'université de Poitiers, pourrait bien faire reculer cette apparition à 2,1 Ga. Pour cette date, nous sommes en effet complètement dépendants de la découverte (ou non) de fossiles de ces êtres...
- Dernière grande extinction (probablement due à la chute d'une grosse météorite ayant engendré une "nuit" de quelques années à cause du nuage de poussières associé à l'impact). C'est elle qui a entraîné la fin de la domination des dinosaures et le développement des mammifères. Sa date: ~ 65 Ma.
- Premiers hominidés (parents des singes et des hommes) : ~ 10 Ma. Cette date était estimée à 3 Ma il y a quelques années, avant qu'on ne trouve un fossile (Toumai) au Mali âgé d'environ 10 Ma, ici encore, nous sommes complètement dépendants de la découverte de fossiles (encore heureux qu'il y en ait...).
- Premières civilisations ayant laissé des traces écrites (Sumériens) ~ 10 Ka.

Il est assez remarquable que nous sommes nettement moins sûrs de la datation des événements relativement récents que d'autres beaucoup plus anciens...

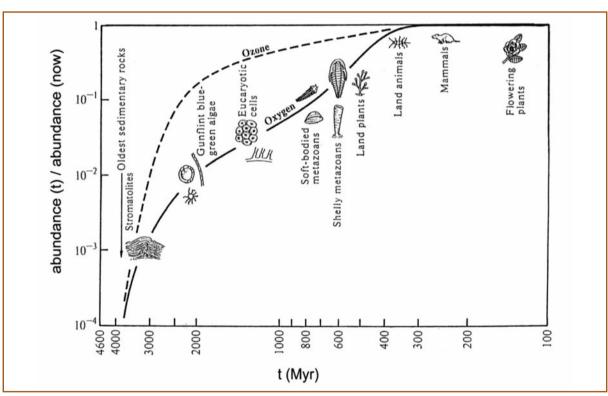


Figure 1: une histoire possible de la montée de l'oxygène et de l'ozone dans l'atmosphère terrestre, avec illustration de l'apparition de différents êtres vivants sur Terre. Attention, pour la plupart de ces événements, il s'agit de possibilités, pas d'éléments considérés comme acquis par la communauté scientifique, mais ils illustrent bien ce qu'on cherche à établir.

En guise de conclusion

En paraphrasant Poincaré, nous pouvons dire que l'Homme est très petit en terme de durée, que ce soit à titre individuel ou de la civilisation qu'il a construite (respectivement < 100 ans, ou 10 Ka), mais très grand par son intelligence puisque celle-ci lui permet d'appréhender l'histoire de

l'ensemble de l'Univers où il se trouve, histoire beaucoup plus longue (par 8 ordres de grandeurs) que sa propre existence. Aventure passionnante...

> Alain Léger Astrophysicien 10 août 2011 Val-de-Marne



Urgence et temps long



Une page "Forum & débats" du quotidien La Croix de mars dernier s'intitulait "Réintégrons l'avenir dans les choix du présent". La personnalité interviewée venait de publier un ouvrage autour du thème de l'urgence, avec ce titre un peu provocateur: La Dictature de l'urgence. Le comité de rédaction de Lignes de crêtes était alors en train de préparer ce numéro sur le temps et les temporalités. Il nous a paru intéressant d'ouvrir cet ouvrage à nos lecteurs.

Gilles Finchelstein, son auteur, a fait l'expérience de cette pression de l'urgence, en particulier lorsqu'il a rejoint des cabinets ministériels ou lorsqu'il a travaillé, dans une période récente, auprès du directeur général du Fonds Monétaire International (FMI). II ne manque pas d'évoquer les TU (très urgent) ou les TTU et même les TTTU qui fleurissaient au haut des courriers ou dossiers qu'il avait à traiter. Il lui fallut en saisir bien vite l'importance et, en conséquence, se plier à ces injonctions. On comprend mieux pourquoi son éditeur et lui-même ont choisi le titre de son livre. Il sait donc, comme il le dit en introduction, ce qu'il en est de l'urgence allant jusqu'à l'urgentissime. Sa réflexion se nourrit aussi du travail de la Fondation Jean Jaurès, fondée en 2000, et qu'il dirige. Cet organisme veut contribuer à la rénovation de la pensée politique socialiste.

L'ouvrage de Gilles Finchelstein se présente en trois grandes parties: connaître, comprendre et vouloir. La première, "Connaître", est une sorte de voyage à travers ce monde de l'urgence. Nous en avons de multiples exemples dans nos vies de chaque jour. La réalité en est tellement prégnante que nous n'avons pas toujours conscience de l'effet qu'elle produit sur nous. Il faut donc y regarder de près, dans tous les domaines de notre vie personnelle. Les formes que prend l'urgence sont souvent insidieuses. II est bien utile alors d'ouvrir les yeux : comment nous nourrissons-nous, nous vêtons-nous, nous divertissons-nous, nous informons-nous, nous soignons-nous, nous déplaçons-nous ? Comme le résume la quatrième de couverture : "on découvre une réalité qui dépasse ce que chacun pressent. Car le culte de la vitesse et de l'instant bouscule toutes les facettes de nos vies personnelles, notre santé, nos repas, nos loisirs..."

Nos vies professionnelles en sont aussi affectées, avec la financiarisation de l'économie, les cycles et les modes de production, et en conséquence, ce qui touche à l'organisation du travail. Pour reprendre une expression coupant court à toute contestation du système, on dit : "il n'y a pas d'alternative". Ainsi, c'est la vie publique dans son entier qui se trouve déstabilisée, au plan politique, au plan de la justice. On peut y ajouter celui de l'éducation dans tout ce qui concerne l'école que l'on mal-

mène si fort pour correspondre aux critères de rentabilité et de gestion des moyens mis en œuvre. Remarquons également, comme l'écrit l'auteur, que les faits divers se traduisent immédiatement en lois, lesquelles sont de plus en plus souvent votées selon la procédure... d'urgence! Notre rapport au temps est une des causes profondes de ce que ressentent nos contemporains, ce qui les fait souffrir et risque de créer des situations pires peut-être que la crise actuelle de la dette ou du réchauffement climatique.

Dans la deuxième grande partie de son ouvrage, "Comprendre", Gilles Finchelstein propose des pistes pour rechercher les causes de cette culture de l'urgence ainsi que les effets sur notre être en profondeur. Pour lui, quatre types de lecture sont à envisager : une vision de la technique capable de résoudre tous les problèmes, puis la lecture politique avançant une vision du monde que la globalisation va permettre d'organiser pour le bien de tous. Viennent s'ajouter la lecture morale avec sa façon de valoriser l'argent, argent à la fois désiré et condamné, et enfin la lecture globale qui s'appuie sur le règne des nouvelles technologies. À travers ces différentes lectures, c'est toujours la question du bonheur personnel qui apparaît, le thème récurrent de la réalisation de soi. Sur l'ensemble de ces points, l'auteur fait référence à des théories qu'il convient encore et toujours de lire avec un esprit d'analyse critique. Pour lui, les conséquences les plus graves sont d'une part le refus du sacrifice de soi lié à l'individualisme dans ses formes les plus radi-



cales, d'autre part le risque du sacrifice des autres, en particulier des générations futures. S'il insiste sur les effets négatifs de l'urgence, Gilles Finchelstein ne veut pas en omettre les effets positifs. Il note en particulier les processus de démocratisation, d'émancipation, et voit même dans le refus du sacrifice de soi un moyen de résister à toutes les formes d'asservissement.

À propos de la troisième grande partie de l'ouvrage, "Vouloir", faite de propositions, on peut lire en quatrième de couverture : "Alors que faire ? Répondre à la vitesse par la vitesse, comme le font certains responsables politiques ? S'engager à l'inverse sur le chemin de la décroissance ? Gilles Finkelstein propose ici une autre voie pour décélérer, retrouver la perspective du temps long et sortir enfin de la dictature de l'urgence". Comme première piste, il appelle à jouer sur le rythme du temps. Laissons-lui la parole : "Vouloir jouer sur le rythme du temps, c'est croire que le temps va plus vite alors que c'est seulement notre rapport au temps qui évolue. C'est

penser le temps comme un flux dont on peut maîtriser le débit. Cela peut se faire dans deux directions opposées. On peut accélérer ou freiner - pour user d'une métaphore automobile. Freiner: telle est la tentation d'une frange de la société civile dans le monde. Accélérer encore : telle est la tentative de la majorité politique au pouvoir en France. Et puis, entre les deux, reste une troisième option à explorer : "décélérer". Plusieurs exemples illustrent ce dernier point. Notons-en deux. On connaît ce qui s'est passé à France Télécom avec les conséquences humaines que cela a provoqué. Si l'on avait choisi de "restructurer" sur un temps étalé, le surcoût n'aurait été que de quelques dizaines de millions d'euros, alors que la gestion de la crise provoquée a atteint quelque 900 millions! Par contre, Google doit la moitié de ses récentes innovations à la décision d'inciter les salariés à passer 20% de leur temps à des recherches personnelles.

Le dernier chapitre de l'ouvrage élargit la perspective puisque, selon l'auteur, il faut absolument redon-

ner du sens au temps. Pour ce faire. réhabiliter l'histoire est un premier enjeu. L'histoire peut être tellement manipulée et instrumentalisée. À partir de là, on pourra retracer des perspectives: projeter, rassembler, associer, expérimenter. Ces quatre mots constituent une sorte de programme que la réflexion de tous peut enrichir. Pour l'auteur, il convient d'allonger notre horizon temporel et de fixer des objectifs et des calendriers allant jusqu'à l'espace d'une génération. Il insiste également sur la nécessité de rassembler des majorités larges et structurelles sur certains sujets. Associer tous les citoyens dans la construction du futur est indispensable. Enfin, on ne doit jamais négliger d'expérimenter, car plus les incertitudes sont fortes, plus il faut pouvoir tenter et s'ajuster.

Avant de mettre un point final à son travail, Gilles Finkelstein avance quelques réflexions sur les échéances électorales de 2012. C'est pour nous lecteurs une invitation à réfléchir avec lui.

Pierre Darnaud Allier

Gilles Finkelstein La Dictature de l'urgence, Fayard 2011 - (228 p., 16,90 €)

La sève de nos vies

Gérard Bessière (édition DIABASE-mars 2011, 16 €)

Ce dernier ouvrage de Gérard Bessière est tout à fait original. Tout en rappelant la liberté de penser et de croire exprimée dans Jésus est à tout le monde, nous découvrons un Gérard Bessière toujours en quête de nouveaux savoirs, malgré son érudition.

Bien qu'il ait conscience qu'il a fait plus de chemin sur la route de la vie qu'il ne lui en reste à faire, il évoque mille et un souvenirs encore remplis d'émotion.



Il nous fait partager ses réflexions sur ce Jésus insaisissable, sur la philosophie, sur la prière. Il nous invite à redécouvrir de grandes figures qui l'ont marqué et qui furent des rencontres fondatrices: Teilhard de Chardin "trop à l'étroit dans son christianisme", France Quéré, Charles de Foucault, Mgr Guy Riobé, le père Monier... mais aussi "ses aïeux dans la foi": Elie, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel...

Ce n'est pas un testament spirituel, ni un livre triste comme un adieu, c'est une suite de réflexions ininterrompues, poétiques, tendres, profondes, celles d'un homme qui cherche encore le sens de nos vies.

Chantal Guilbaud



On sait la notion du temps qui passe très subjective, en voilà un exemple. En juillet dernier, de retour d'une belle randonnée de deux jours dans les Pyrénées, je fais cette remarque aux amis qui étaient avec moi en voiture : "L'autre jour, je n'avais pas remarqué ce magnifique pont sur cette partie de route". Réponse : "L'autre jour, c'était hier matin".

Deux jours de marche dans un environnement superbe avec pour seuls objectifs le ressourcement, la "recharge d'énergie" dans la beauté de la montagne et la chaleur suffisent à "étirer" le temps de manière stupéfiante.

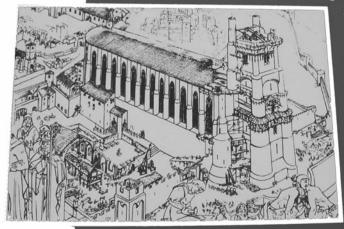
P. M.

Pour relativiser notre notion d'attente lors de l'utilisation des transports en commun, rien ne vaut un petit détour dans quelques pays lointains. Ainsi, lorsqu'on attend environ deux heures un hypothétique train dans une grande ville du nord de l'Inde. Lorsque celui-ci arrive archiplein, il est impossible, lorsqu'on est deux voyageuses anonymes, de monter à bord. Et l'attente recommence pour une ou deux heures. Autant en profiter pour essayer de comprendre la vie fourmillante qui nous entoure!

P. M.

La Temporalité

Le nom de cette rue rappelle l'emplacement du bâtiment de la Temporalité, tribunal des affaires civiles (vols, homicides, coups et blessures) qui permettait à l'évêque, seigneur de la ville, de rendre la justice au nom de son pouvoir temporel.



En suivant son tracé, on longe le site de l'ancienne cathédrale avec son cloître et l'on peut mieux saisir les similitudes architecturales entre la cathédrale Sainte-Cécile et le palais de la Berbie.

Extrait clu
dessin chantier
de la cathédrale
© conception
Pascal Waringo
dessin
Michel Delcausse

Albi. Photo Suzanne Cahen

Que représente le temps vu d'ailleurs ? Voici quelques échos :

- d'une ouvrière grecque qui travaille dans une usine de surgélation selon le rythme des "3 x 8";
- d'une future principale de collège des Philippines durant son temps de formation ;
- des rythmes scolaires des écoliers péruviens.

L'usine : le temps immobile

De Grèce, une Petite Sœur de Jésus qui vit près de Patras, témoigne de son travail saisonnier dans une usine de surgélation de fruits et légumes.

J'ai pensé que je pouvais au moins vous parler un peu de mon travail, un travail à la chaîne selon le rythme des trois huit. Ma tâche consiste à ôter toute espèce de déchets des moitiés de fruit qui passent devant moi : bouts de queues, morceaux de noyaux parfois microscopiques, brins d'herbe, fruits pourris, rien ne doit passer. Naturellement il passe toujours beaucoup de choses et... nous en sommes tout de suite informées!

Le 11 juin, nous avons fait notre rentrée ; nous nous sommes retrouvées à peu près les mêmes ouvrières que les années précédentes, avec les mêmes surveillants pour le même travail. Il semble que ce soient aussi les mêmes fruits qui repassent indéfiniment entre nos mains! Trois saisons se sont écoulées entre les dernières pêches et les premiers abricots, mais il nous semble avoir quitté l'usine la veille et être rejointes aussitôt par les sensations, les espoirs et la lassitude que nous y avions laissés.

Les camions, énormes bêtes assoupies, attendent de repartir avec leur cargaison. Nous traversons la vaste esplanade vide, bordée par la fraîcheur des champs, les hangars et, derrière et plus haut, les montagnes et le ciel.

Les blouses blanches, les coiffes blanches, les tabliers, les gants, le pointage. On commence! L'odeur, les bruits, la fuite ininterrompue des fruits oranges sur les tapis bleus et parallèlement le voyage... la fuite libre des pensées loin d'ici, au gré des remous de la mémoire!

C'est comme un appareillage... L'usine a quelque chose d'un bateau avec ces échelles métalliques, ces frêles passerelles superposées comme des coursives, toute cette machinerie, de gros tuyaux de cheminée et des volutes de vapeur tout autour, les ordres criés par les surveillants, presque aboyés à cause du bruit, et dans ce vacarme, au contact de ce concert de rumeurs, leur voix prend une résonance

métallique, affreuse, des voix déshumanisées qui donnent envie de se boucher les oreilles...

Entre nous, nous communiquons plutôt par gestes mais, quand la méthode se révèle insuffisante, c'est de cette même voix minérale que les ouvrières s'interpellent, de cette voix qui me déchire les tympans. Autrement, on lance un fruit dans la direction de celle à qui l'on veut s'adresser et l'appel est d'autant plus facile à interpréter que les possibilités sont limitées :

"Quelle heure est-il?" ou "Tu t'endors?" ou "Viens me remplacer, je vais aux toilettes".

L'escapade vers les toilettes fait partie du programme de la journée de travail, certaines s'en offrent même deux, une avant et une après la pause. Dans les premiers temps, une camarade compatissante, voyant que je ne sacrifiais pas à ce rituel, m'avait incitée à prendre mon tour de promenade et j'avais répondu













que je n'hésiterais pas en cas de besoin. Alors en clignant de l'œil, elle m'avait expliqué que même sans aucun besoin on s'accordait ce petit intermède pour se délasser un peu.

Après une ou deux heures de travail, il commence donc à se former une petite procession vers les vestiaires qui ne s'interrompra que peu avant la pause ou l'heure de la sortie, les unes prenant le relais des autres et rapportant au retour un précieux butin : l'heure qu'il est. Parfois, on rencontre là une camarade bien renseignée et on recueille des informations que l'on s'empressera de communiquer à la pause.







Quelles informations? Le seul, l'unique sujet qui intéresse chacune et occupe tous les esprits, c'est: combien de jours de travail encore? Pourronsnous en additionner assez pour avoir droit au chômage? Et pendant toute la saison, ce sont des supputations, des rumeurs contradictoires, des spéculations inquiètes: s'il ne grêle pas... s'il n'y a pas de grève... si la récolte est suffisante... si... si... et de temps à autre, de prétendus "scoops" auxquels on ne croit guère, mais qui ne manquent pas de susciter l'angoisse ou l'espoir et plus souvent l'une et l'autre à la fois.

Nous vivons ainsi, unies par des conditions de travail assez difficiles, nous exerçant et nous exhortant mutuellement à la patience, car il s'agit avant tout pour nous de supporter pendant de longues heures la station debout et l'immobilité, les douleurs, la fatigue, parfois l'envie irrépressible de dormir, en s'acquittant au mieux de sa tâche, et pendant de longues semaines, d'endurer la succession ininterrompue des "journées" de travail, tantôt le jour tantôt la nuit, mais sans que rien ne nous fasse distinguer le jour de la nuit. Une fois entrées, nous refaisons les gestes de la veille et nous retrouvons, à peu près à la même cadence, la lassitude et l'attente de la pause, la lassitude et l'attente de la sortie.

Le temps qui passe à l'intérieur est un temps fragmenté en secondes, en minutes, en heures, un temps arithmétique, pas le temps vivant de la montée de la lumière, celui qui coule du lever au coucher avec la préparation des repas, les courses, la sortie des écoles,

les odeurs et les bruits liés aux activités de la journée. Le temps qui passe à l'intérieur est un temps immobile, dont rien du moins ne signale la progression, et lorsqu'on sort au petit matin, au plus fort de la chaleur ou à la nuit tombée, alors on

sent avec un serrement de cœur que le temps a passé sans nous. Le seul résultat visible de notre peine, la seule victoire, c'est d'avoir traversé le jour, la soirée ou la nuit.

> C. T. Été 2010

Avec l'aimable autorisation des Petites Soeurs de Jésus.

site:

http://petitessoeursjesus.catholique.fr/







D'une école à l'autre

Avant toute chose, je veux dire que se former et maintenir durablement les connaissances nécessaires pour prétendre à une situation administrative supérieure est un engagement qui ne s'appuie ni sur le pouvoir, ni sur une autorité de fait. Ce sont les observations subtiles données par l'expérience qui importent.

Aux Philippines, une progression de carrière est toujours en lien avec le vaste espace rural et les écoles éloignées de la résidence des candidats. Cela signifie que ces derniers doivent travailler de un à trois ans dans des établissements loin de chez eux. Cette période de probation peut varier en fonction de l'évaluation des résultats.

En août 2009, on m'a offert la possibilité de tenter l'aventure d'une nouvelle expérience. Je venais d'arriver de Paris où j'avais participé à la rencontre du Bureau International des Équipes Enseignantes à travers le monde,

car j'assurais alors la Coordination continentale pour l'Asie. Quand le Directeur régional m'appela pour me demander si j'aimerais accéder au grade de Principal, étant déjà Directrice d'école, je reçus cette opportunité d'obtenir un poste plus important comme un honneur. Je saisis donc cette offre avec joie, et c'est ainsi que débuta une expérience professionnelle qui m'a menée à mon poste actuel.

On me chargea donc de diriger et contrôler trois écoles différentes du district. Dans ce district d'Infanta, et dépendant de son administration, dix-neuf écoles sont établies. L'une des trois écoles dont j'avais la charge se trouve dans une des plus longues chaînes de montagnes des Philippines: la Sierra Madre. Pour y parvenir, on doit emprunter, d'abord en jeep, des chemins de montagne difficiles. Cela prend deux heures. Puis il faut remonter la rivière sur une embarcation pendant deux heures et demie. C'est un bangkero (un marinier), qui est à la manœuvre avec sa pagaie ou sa rame. Ainsi au total quatre heures et demie de voyage qui me rendaient impossible le retour à la maison le jour même. Je restais donc sur place pendant deux à trois jours, voire une semaine, en fonction des besoins de l'école.

C'est une école à plusieurs niveaux, avec seulement deux enseignants. L'un a en charge les trois premiers niveaux dans sa classe. L'école est au service d'une tribu indigène dont les lieux de vie sont éloignés. Ainsi, les

élèves sont obligés de se débrouiller pour parcourir des kilomètres qu'il leur faut à nouveau franchir l'après-midi, et ceci à pied. Ils apportent leur cassecroûte. Cette question de la distance entre leurs maisons et l'école les empêchait de suivre les règles d'assiduité et ainsi, vers le milieu de l'année scolaire, beaucoup avaient abandonné l'école. C'était le problème qu'on m'avait demandé de prendre en compte.

Les deux autres écoles dont on m'avait donné le contrôle et l'organisation se trouvent dans la partie nord, le long des zones côtières. Elles sont sur le même chemin. L'une des écoles est à cinq kilomètres de l'agglomération proprement dite. Elle est entourée de rizières. Les élèves sont des enfants de paysans et de pêcheurs. Au moment des plantations et des moissons, beaucoup d'élèves, en majeure partie des niveaux intermédiaires (5 et 6), sau-

tent les cours et aident leurs parents. Ainsi le problème est autour de ces absences qui affectent grandement les résultats scolaires.

La seconde école se situe davantage en zone urbaine. Elle est près du port de pêche. Ainsi beaucoup des habitants sont dans les affaires, avec de grands bateaux de pêche ou des chaluts qui se déploient dans l'Océan Pacifique. La plus grande partie des élèves sont des enfants de pêcheurs. Quand les chalutiers regagnent le port, ces élèves, en majeure partie des garçons, sont absents, occupés alors au déchargement et à récupérer, pour





leurs familles, les poissons impropres à la vente. Ces poissons sont donnés gratuitement à ceux qui aident au bon débarquement du bateau, parce que les pêcheurs sont trop épuisés par leur travail pour s'occuper de ces tâches.

Ce ne fut pas pour moi un travail facile que d'aller d'une école à l'autre, mais comme j'avais accepté cet engagement, je me devais de donner le meilleur de moi-même. La première chose que je fis fut d'organiser enseignants et parents. Comme le temps de mon séjour dans chaque école était limité, je dirigeai parents et enseignants vers l'organisation au jour le jour des activités scolaires. En les motivant pour une école performante pour leurs enfants, ils furent volontaires et offrirent leurs services afin que l'école soit meilleure. Tous nos projets furent consignés dans un bulletin que quelqu'un prit en charge. Nous eûmes des comptes rendus d'activités tous les trimestres et une sorte d'évaluation de notre travail. Quels problèmes avions-nous rencontrés et où avions-nous réussi? Qu'est-ce qui nous avait aidé dans nos réussites et quels avaient été les obstacles dont nous fîmes l'expérience au long de nos activités?

Je suis très reconnaissante d'avoir eu la chance de travailler avec des gens d'orientations différentes, à la fois comme coordinatrice des Équipes Enseignantes des Philippines et des Équipes d'Asie. Ainsi, j'ai pu acquérir des connaissances et des savoir-faire et mettre en œuvre le cycle "action, réflexion, action". Ceci s'inspire de l'orientation des Équipes Enseignantes avec la méthodologie du VOIR, JUGER, AGIR dont je suis fière de dire que c'est un moyen très efficace. Ainsi, je n'ai jamais ordonné ni exigé. Nous avons imaginé, organisé et travaillé ensemble, et tout le groupe agissait dans le même but. La formation dont j'ai bénéficié pendant les six ans de mon mandat de coordinatrice des Équipes Enseignantes des Philippines et ensuite de celui de coordinatrice pour l'Asie m'a beaucoup aidée.

Mener à bien une action dans une institution d'éducation nécessite réflexion et ressenti communs avec les enseignants et l'ensemble de la communauté éducative. Comme formateur et directeur d'école, on doit reconnaître et faire confiance à ceux qui travaillent dans cette école. Ce qui est important, c'est que tous œuvrent avec la même perspective, le sens d'une même mission pour une même école. Il existe de nombreux chemins pour agir. Que les gens responsables accomplissent leur tâche avec leurs propres capacités. Faisons qu'ils se sentent en sécurité et confiants dans leur travail.

Être en situation de diriger s'accompagne d'une responsabilité significative. J'ai trouvé gratifiant de travailler avec des élèves et des professeurs. Mais en même temps, on ne peut éviter le stress. Mettre en œuvre le travail et en assurer la coordination, avec l'université, les parents, les élèves et étudiants, les membres de la communauté, les leaders économiques, les respon-

sables politiques locaux et nationaux peut accélérer notre marche et nous stimuler, mais être aussi stressant et oppressant. Des attentes et des défis se présentent toujours guand on doit se sentir comptable de la vie de l'école, des directives nationales et locales concernant les performances des élèves, ainsi que les qualifications des enseignants. L'important est d'avancer et de découvrir que ce que l'on sait prend forme dans le système, avec le rôle que chacun y joue, et de percevoir ce que l'on est appelé à faire ensemble. Chaque responsable d'école a sa propre façon de conduire son action, avec ses connaissances, ses perspectives et ses points de vue. C'est la qualité relationnelle de ceux qui travaillent dans le système scolaire qui importe. En faisant confiance dans les capacités de chacun, ensemble nous atteindrons notre but.

Les tâches administratives prennent sens quand on réfléchit et qu'on cherche les significations avec ceux qui travaillent. Les difficultés sont à prendre comme autant de défis. Réfléchissons et trouvons-y sens, avec un esprit ouvert, un cœur ouvert et beaucoup de bonne volonté.

Rosalinda Francia Philippines Traduction Pierre Darnaud





Une journée d'école primaire au Pérou

Il faut se lever de bonne heure pour se préparer à une nouvelle journée d'école. Comme tous les enfants du Pérou, Juan, Pedro, Alejandra ou Rosa ouvrent les yeux avec le soleil qui apparaît. Tous ces enfants habitent des régions très diverses du Pérou. Lima, la capitale, avec ses matins humides et gris; en hiver bien plus fraîche à cause de l'humidité qui accentue l'impression de froid. Si c'est de Piura qu'on parle - au nord du Pérou - l'hiver sera plus doux, mais la chaleur dès les premiers jours du printemps sera une épreuve. Le cas de Cuzco, Are-

quipa, Ayacucho, Moquegua, Caraz comme beaucoup d'autres villes de l'intérieur ou la sierra sera encore différent vu que les Andes et les hautes montagnes donnent un climat plus sec et plus salutaire mais, à partir de deux milles mètres, le froid peut provoquer de gros soucis de santé selon les saisons. Les villes situées dans l'Amazonie, humides, plu-

vieuses et très chaudes, donneront des contrastes impressionnants par rapport aux habitats de la côte au-delà de la sierra.

Mais voilà! Tous les enfants du Pérou iront à l'école primaire, rendue obligatoire depuis de longues années.

Jusqu'à il y a quelque temps, 100 % des élèves devaient porter le même uniforme. Un ensemble

comprenant jupe ou pantalon gris, pull et chaussettes gris aussi, chemise blanche et chaussures noires. Avec cet uniforme unique, tous les enfants avaient une apparence extérieure égale, les élèves des écoles privées comme ceux des écoles d'État. Autrefois, ce n'était pas comme cela et, d'un coup d'œil, on différenciait fortement la provenance sociale des uns et des autres. Actuellement, la situation revient comme il y a cinquante ans... avec une petite mais forte - société qui évolue et tient à marquer ses différences, même et surtout avec les enfants.



Pour arriver à l'école tous les moyens sont bons : à pied, à dos d'âne, en covoiturage, en payant des parents pour la *movilidad* (des gens arrondissent leur fin de mois avec des petits travaux comme le transport d'enfants à l'école), en bateau... Il faut savoir qu'il n'y a pas d'école partout dans les endroits éloignés et, là où l'on a le choix, il n'existe pas d'obligation de les inscrire à l'école communale. Le choix revient aux parents,

soucieux que leurs enfants progressent, qui mettent en marche les systèmes les plus ingénieux pour que leurs enfants aillent à l'école, toujours et partout symbole d'ouverture mentale et d'évolution sociale et économique. Des parents qui n'ont jamais pu fréquenter l'école, aujourd'hui avec conscience et expérience et sans aucun regret, motivent leurs enfants, soutiennent les maîtres et se sacrifient au maximum pour offrir à leurs enfants (parfois en dépassant leurs possibilités...) une scolarité, porte vers l'avenir, la seule voie dans la plupart des cas, vers une amélioration, et en

> plus, le seul héritage qu'ils pourront leur léguer.

À huit heures (ou quelques 15 min près), les sonneries d'école appellent les enfants à se mettre en files par classe et à attendre les premières consignes de la journée. La chanson, la musique et la prière sont le début d'une journée qui finira entre 15 h et 15 h 30. L'hymne national, l'hymne de l'école, les

chansons et les prières générales sont présentes dans toutes les écoles, vu que l'État est déclaré et assumé comme catholique.

Après le rassemblement dans la cour d'école ou devant les petites entrées des écoles moins grandes, les enfants entrent en ordre et en silence dans leur salle de classe où les attend leur maître, avec qui ils auront dans 90% des cas tous les cours généraux



de la journée. Selon les écoles et les possibilités, certains pourront changer de professeur pour certaines matières comme la langue étrangère par exemple, qui, dans la plupart des cas, est l'anglais (suivi du français dans le privé). Dans toutes les écoles il y a cet apprentissage, étant donné que c'est par la langue qu'on s'ouvre à sa culture propre et à l'étrangère aussi. Il y a beaucoup d'endroits où il faut encore faire apprendre le castellano (le castillan = l'espagnol) aux enfants qui vivent dans des communes avec des langues différentes. Pour eux, on fait l'effort, qui est gratifiant, de gérer les apprentissages dans la langue maternelle de l'enfant, sans négliger l'apprentissage de la langue majoritaire, le castellano. Même si le quechua, l'aymara ou une autre langue sont aussi acceptés à l'école, les parents tiennent fortement à ce que leurs enfants parlent "aussi" le castellano, en sachant que c'est leur intégration qui est en jeu et, que malgré eux, à l'avenir, beaucoup de leurs enfants seront des migrants vers la capitale ou les grandes villes. Il y a des cours de mathématiques, d'histoire du Pérou et du monde, de géographie et d'éducation civique. Il y a aussi l'éducation physique, journée spécialement gaie pour les enfants puisqu'ils doivent se présenter à l'école en survêtement et avec des tennis. N'oublions pas non plus qu'il y a dans la semaine un temps dédié à "la religion", où tous les enfants surtout des écoles d'État et des écoles religieuses - prendront conscience des premières bases du catéchisme.

De 8 h à 15 h les enfants ont donc des cours de mathématiques, castellano, histoire, géographie, éducation physique, arts plastiques, manualidades (broderie, couture, tissage, danse, tricot,

bricolage, modelage, artisanat...). Les activités qui demandent plus de concentration seront placées le matin, et on laissera les autres, plus ludiques, pour l'après midi.

Vers 10 h du matin les enfants ont le *recreo*; de même après la collation de midi. La première pause est de 15 min, et la deuxième, en comptant le petit repas, est de 45 à 50 min. La cour est surveillée par les maîtres responsables de chaque classe, dès l'entrée jusqu'à la sortie.

À midi, les enfants prennent la Ionchera (petit sac, panier ou boîte contenant les aliments que les parents ont préparés pour leurs enfants) et là encore, il y a de grosses différences selon les possibilités des parents. Dans les secteurs plus défavorisés, le programme Vaso de Leche (verre de lait) permet aux enfants d'avoir au moins cet apport au début de la journée scolaire. Certaines communes ont des comedores populares (salles à manger populaires) à midi, sortes de cantines gérées par des associations de mères, qui préparent des repas pour les enfants et les habitants de la commune. Tous apportent un peu de nourriture et elles fournissent le travail.

À la sortie de classe, soit les parents sont à la porte pour attendre les enfants soit, dans la plupart de cas, les enfants partent seuls, avec des consignes bien claires et en assumant une grande responsabilité, les grands étant chargés des petits frères et sœurs pour les chemins d'aller et retour de l'école.

Cinq jours d'école par semaine, du lundi au vendredi, de 8 à 15 h 30, telle est la semaine scolaire au Pérou. Il y a en tout deux mois et demi de vacances à l'année. L'année scolaire commence en mars et finit en décembre. Les

grandes vacances vont de Noël jusqu'à la fin février (ce sont les vacances d'été); après, il y a entre une semaine et une semaine et demie au milieu de l'hiver pour fêter l'indépendance du Pérou (le 28 juillet) et on y ajoute certaines célébrations religieuses et /ou civiles, pas plus de quatre au cinq. Il faut savoir que, de la même facon qu'on parle de diversité géographique, il existe de forts contrastes économiques et sociaux qui font du Pérou un pays difficile à homogénéiser. Pour les enfants des écoles privées, qui sont nombreuses, surtout dans les moyennes et grandes villes, la différence est très grande par rapport aux enfants des écoles d'État.

Les enfants au Pérou ne sont pas égaux, malgré les efforts faits par le gouvernement, par des congrégations religieuses (certaines, bien entendu), par des universités, par des ONG et par de nombreuses - heureusement écoles dites alternativas qui cherchent tous, avec leurs moyens, à améliorer la situation. Le "désir de progrès" est omniprésent, mais n'est pas toujours bien compris, et fait échanger certaines coutumes pour d'autres modèles venus de loin. Et le désir de marquer toutes les différences (physiques, économiques, sociales et culturelles) est encore bien réel.

Malgré cela, les enfants du Pérou sont souriants, gais, drôles, actifs, inventifs et surtout, pleins d'espoir. Les yeux noirs, marrons, gris, verts et même bleus, se métissent mieux qu'avant. C'est un bon signe, car l'arc-en-ciel est un tout, malgré la diversité de ses couleurs.

Marisol Barron de Mestre Val-d'Oise Géraud Chirol nous présente une analyse du temps musical : des indications laissées par le compositeur à l'interprétation des musiciens, le temps musical est un élément vivant et variable.

Deux collections à l'honneur : SSources chrétiennes et les Pères de l'Église, et une nouvelle série au Cerf avec une Anthologie de la théologie chrétienne.

Place à Boris Cyrulnik pour ces paroles sur la "honte" toujours bien présente dans notre société actuelle.

À quoi tient le charme d'un roman ? Découvrez-le avec le roman Rosa candida. Et redécouvrez la vie passionnée de Teilhard de Chardin.

Un beau titre, Des ancres dans le ciel. Il est alors normal de goûter aux chants grégoriens de Saint-Benoît-sur-Loire.

Le Temps musical

Le temps de la musique n'échappe pas à la relativité et aux paradoxes. Ce temps peut sembler en apparence linéaire et mesurable, mais la définition du temps musical n'est pas scientifique et reste essentiellement subjective. Le souhait de pouvoir coordonner simultanément les différentes parties de la musique polyphonique a conduit les musiciens à construire un système complexe de notation du temps. Cette dimension particulière à la musique classique occidentale a permis aux compositeurs de s'affranchir de la linéarité temporelle et de porter un regard global sur le temps musical qu'ils cherchent à organiser.

Dans le vocabulaire musical, le sens du mot "temps" est particulièrement restreint. Il désigne une durée fixe qui divise la mesure en quantités égales.

Le mot italien tempo est utilisé pour désigner la vitesse du déroulement musical. Le tempo déter-

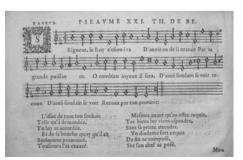
mine donc la durée plus ou moins grande du temps et de la mesure. Le métronome permet d'indiquer précisément ce tempo traduit en nombre de temps par minute. Une indication aussi précise est cependant relative car la perception du temps musical reste subjec-

tive ; un interprète joue rarement avec un métronome sauf pour s'exercer.

Le compositeur hongrois György Ligeti a imaginé une pièce étonnante pour 100 métronomes, chacun réglé sur une graduation différente. Ces instruments mécaniques à balancier mus par un ressort sont déclenchés ลม début de la pièce qui se termine

quand le dernier métronome s'immobilise. Il en résulte un effet polyrythmique singulier et chatoyant qui s'apaise progressivement.

Une interprétation aussi parfaitement mécanique est cependant rarement souhaitable ; le temps musical demande une souplesse de jeu qui se retrouve dans les inégali-





Pour garder le tempo, le musicien doit se fier à un temps intérieur : la pulsation. Ce terme est à rapprocher du mot pouls et renvoie aux battements du cœur. Avec le trac, un interprète inexpérimenté joue soubeaucoup plus vite que

prévu, l'accélération du rythme cardiaque modifiant sa perception du temps.

tés des musiciens baroques, le ru-

bato romantique ou le swing des

Du Moyen-Âge jusqu'à la Renaissance, les musiciens se réfèrent au *tactus*, mot latin qui désigne le mouvement de la main indiquant la mesure à l'ensemble des interprètes et qui subsiste aujourd'hui dans la battue du chef d'orchestre.

Les théoriciens médiévaux indiquent que ce tactus correspond au pas de la marche d'une personne qui se promène. C'est une notion qui laisse une certaine latitude d'interprétation mais très pragmatique ; on constate d'ail-

Vie culturelle

leurs que des personnes qui se promènent ensemble ont spontanément tendance à marcher du même pas.

Les rythmes musicaux sont donc souvent induits par les rythmes biologiques : respiration, battements du cœur, pas de la marche ou de la danse.

La période baroque va introduire une dimension émotionnelle supplémentaire dans la définition du temps musical. Dans le nouveau style qui apparaît en Italie au début du XVIIe siècle, les chanteurs d'opéra sont invités à rendre les inflexions expressives du texte en ne suivant pas le mouvement de la main mais celui de l'âme. Les indications de caractère apparaissent dans la musique instrumentale : Allegro (allègre, gai), Adagio (à l'aise, calme). Ces indications permettent de différencier les mouvements plus ou moins rapides ou lents associés à ces caractères.

Curieusement, on constate un ralentissement progressif du temps musical au cours de l'histoire de la musique. La note la plus longue dans le solfège moderne, la ronde, s'appelait semibrève au Moyen-Âge avec une valeur rythmique très courte. La battue s'est progressivement déplacée sur des valeurs de plus en plus courtes dont le tempo s'est progressivement élargi. Les partitions anciennes ont l'apparence trompeuse de ne contenir que des notes longues comme si dans un univers musical en expansion, les valeurs de notes avaient peu à peu diminué ou comme si le temps avait ralenti.

Cette évolution a conduit à une grande variabilité de la durée des valeurs de notes. Les compositeurs classiques et romantiques écrivent souvent les mouvements lents avec des valeurs brèves dans un tempo très lent; a contrario, les mouvements très rapides sont souvent écrits en valeurs longues dans une mesure *alla* breve archaïsante.

Cependant, la complexité même de ce système de notation permet aux compositeurs de jouer avec le déroulement temporel en le retournant ou en superposant des temps différents pour créer des plans sonores contrastés.



Au XIVe siècle, Guillaume de Machaut a imaginé un morceau où il superpose une mélodie à sa propre rétrogradation. La voix principale déroule un discours mélodique pendant qu'une autre voix remonte le temps musical en chantant cette même mélodie à l'envers en partant de la fin. La troisième voix est écrite en palindrome et se rétrograde elle-même. Ce procédé figuraliste est explicité par le texte du rondeau :

"Ma fin est mon commencement et mon commencement ma fin", variation très profane de "Alpha es et Oméga".

Une partie de l'Agnus Dei de la messe l'Homme armé de Josquin Desprez est écrite en canon par augmentation ; les trois chanteurs lisent la même partition, chacun avec une indication de mesure différente. Commençant simultanément, les voix se décalent progressivement et superposent la même mélodie dans trois niveaux de temps.

Dans Don Giovanni, Mozart a prévu que trois petits orchestres soient installés sur scène pour le bal qui précède le dénouement. Chaque orchestre est écrit dans une mesure différente; les chanteurs sont associés à l'un ou l'autre des orchestres. Au menuet initial se superposent progressivement d'autres danses binaires et ternaires combinées. Cet agencement savant traduit de manière extraordinaire la complexité et la profondeur psychologique de la scène.

Le compositeur a donc ainsi la possibilité de maîtriser à sa guise le temps de la musique ; il reste cependant à l'interprète de mettre son savoir-faire au service de l'œuvre pour la rendre vivante et sensible. Bien jouer la musique nécessite un long apprentissage et un travail patient qui demande souvent beaucoup de temps!

Géraud Chirol Professeur d'Éducation Musicale Directeur du conservatoire de Fresnes Val-de-Marne

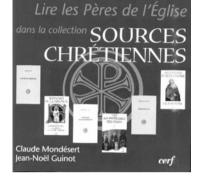




Théologie

CLAUDE MONDÉSERT ET JEAN-NOËL GUINOT : Lire les Pères de l'Église coll. Sources chrétiennes, 1979, nouvelle édition refondue et augmentée, Paris, Cerf, 2010, 203 p., 20 €

La collection Sources chrétiennes est un fleuron de l'édition universitaire française. Conçue avant la guerre, lancée en 1942, cette édition des écrits des Pères de l'Église compte aujourd'hui plus de 540 volumes. Cet ouvrage, rédigé par son ancien directeur, peut être perçu de diverses manières. On peut y voir une présentation de cette bibliothèque, classée par époques et par auteurs, proposant une biographie succincte de ceux-ci et une courte présentation des œuvres, ou bien comme une véritable porte d'entrée à la littérature patristique dans son ensemble, ce que permet maintenant la collection, du fait de son ampleur. Dans cette optique, on se réjouit de la présence de courts extraits d'œuvres des Pères, de cartes, d'index et d'un glossaire. C'est un bel outil de connaissance, de présentation et d'écriture claires, qui est offert ici.



Daniel Moulinet

Bernard Lauret dir. : La théologie. Une anthologie. tome III, Renaissance et Réformes. NICOLE LEMAITRE ET MARC LIENHARD dir. : (Initiations), Paris, Cerf, 2010, 576 p. 18 €

Par cet ouvrage, les éditions du Cerf inaugurent une série dont on ne peut que se louer qu'elle soit venue au jour. On s'étonne même de ne pas y avoir pensé plus tôt: proposer une anthologie de la théologie chrétienne, ici dans sa branche occidentale (on nous promet que la tradition byzantine aura aussi sa collection). C'est le volume consacré à l'époque de la Renaissance et des Réformes qui ouvre la publication. Chacun des 145 textes qu'il propose est remis dans son contexte et l'ensemble est précédé d'une introduction rédigée par les deux directeurs de publication qui restitue de manière claire, juste et précise les enjeux de la période quant à la pensée chrétienne. Les

écrits cités sont regroupés en seize chapitres qui nous proposent un tour d'horizon des différents domaines du savoir religieux. J'ai quelque scrupule à déplorer l'absence de tel ou tel autre thème, ne souhaitant pas remettre en cause la qualité de l'ouvrage. Mais peutêtre aurait-on pu mettre davantage en valeur la question de la mort et celle des indulgences et aussi réunir des textes sur la question du sensible : les reliques, le culte des images, la question de l'art au service du religieux enfin. Cela n'enlève cependant rien à la valeur de ce volume inaugural et on ne peut que souhaiter que les autres volumes de la collection soient de la même veine.

D. M.

"Fides quaerens intellectum"

"La foi qui cherche l'intelligence"

définition de la théologie de saint Anselme de Lucques (1026-1086)

Lignes de crêtes 2011 - 12 41



Essai

Boris Cyrulnik: Mourir de dire. La honte. Odile Jacob, 2010, 260 p., 22,50 €

HONTE

Dans notre société d'"éhontés" et de cyniques, y at-il encore des "honteux" ? Oui, plus que jamais. Et non seulement dans le champ de la psychanalyse adoles-

cente, mais dans celui de la population générale, où 80 % des personnes interrogées en font le premier "poison émotionnel" de leur vie, avant même l'angoisse et la colère. Mais voilà, la honte d'aujourd'hui, qu'elle dure cinq minutes (émotion) ou cinquante ans (passion, obsession, délire), n'est plus si simple qu'autrefois. Tout comme sa sœur jumelle, la culpabilité, c'est une "honte au carré": on a honte d'avoir honte, on brûle de la dire, sans oser, tout comme Sartre qui se voulait sans

"surmoi", mais se sentait pourtant coupable de tout (mais lui ne se privait pas de le dire!). Contrairement à ces rescapés des camps qui, honteux d'avoir survécu pour dire, sont paradoxalement restés silencieux, et honteux de l'être. Double paradoxe qui a conduit des familles entières à un silence mortifère. Car la honte s'hérite, par voie du secret, comme on le voit chez Freud, honteux de l'humiliation de son père qui s'est contenté de ramasser son bonnet jeté dans le caniveau par un antisémite.

Mais d'où vient donc l'ambivalence de ce besoin d'avouer sa honte de la honte des autres ? Le simple "besoin d'avouer" est sain en lui-même, puisqu'il fait sortir le honteux de son terrier. Mais voilà, il a peur du jugement et du bavardage de l'autre. Et même si l'autre ne juge pas, est bienveillant et silencieux comme un confesseur, le honteux sent qu'il se fragilise désormais et se rend encore plus sensible au regard de l'autre.

On aura déjà compris l'originalité de ce livre. Il ne se limite pas à une psychologie individuelle (hyperémotivité narcissique), ni même à une inter-psychologie limitée à une hypersensibilité au regard d'autrui (Sartre ou G. Bonnet). Il en fait un trouble de la communication et du dialogue, familial et social dans son ensemble, mais aussi ses valeurs et son éthique en pleine mutation. L'auteur en donne un exemple personnel dès le début : quand il était étudiant, il habitait une mansarde humide et avait honte de son pantalon percé, surtout à côté d'un riche ami marocain qui avait un appartement dans les beaux quartiers. Tous deux étaient honteux, l'un de sa misère, l'autre de sa richesse, mais fiers ensemble d'avoir une conscience, face à un troisième étudiant qui méprisait cyniquement toute fragilité.

La honte peut avoir des causes extérieures opposées (misère, richesse), mais vit d'une même conscience divisée entre souffrance et fierté. Elle

> s'inscrit dans une recherche de silence social comme l'enfant honteux qui se tourne contre le mur pour ne plus rien voir, mais sait secrètement qu'il continue à être vu et à être jugé.

> Une foule d'exemples tragi-comiques ou franchement tragiques sont analysés à ces divers niveaux de paradoxale complexité, mieux encore que Jean Lacroix ne l'avait fait autrefois in Timidité et adolescence.

> Ainsi, pour l'héritabilité de la honte dans les familles, l'exemple de cette

étudiante italienne en histoire, honteuse d'un père qui avait désobéi à l'ordre de tirer sur la foule, non par conviction, mais parce qu'il avait, quoi que militaire, toujours fait dans son froc à l'idée même de tuer. Mais en étudiant les archives du fascisme, l'étudiante changea ses valeurs familiales et eut honte d'avoir eu honte, ce qui ne la guérit pas, car elle eut un moment honte d'elle-même! À l'inverse on analyse le cas Romy Schneider qui eut toute sa vie "mal à sa mère", actrice et amie d'Hitler. Elle eut beau donner ostensiblement des noms juifs à ses enfants et faire une carrière cinématographique retentissante pour éclipser sa mère, jamais elle ne se délivra de "sa" honte.

Les hontes les plus tragiques font moins de bruit. Souvenirs à transformer en parole, mais d'abord à décrypter, car c'est le sens même de cette parole qu'il faudrait modifier pour qu'elle devienne parole de vie et de résilience.

Y a-t-il des thérapies et des propylaxies contre ce poison? Quelques-unes sont biologiques, contre l'excessive émotivité. D'autres, disait J. Lacroix sont éducatives: lutter contre l'orgueil en cultivant une saine estime de soi, au physique comme au moral (Descartes), ou une vertu chrétienne comme l'humilité qui par sa dynamique est le contraire de l'humiliation. Pratiquer très tôt la communication sereine, en évitant les secrets de famille? L'auteur ne le dit pas.

Mais si la honte et la honte de la honte n'étaient pas si mauvaises qu'on le dit? Serions-nous des humains si nous perdions toute sensibilité au regard de l'autre intériorisé? Aurions-nous justement une conscience morale qui juge et entraîne à mieux vivre?

Denise Van Canéghem

Roman

Audur Ava Olafsdottir **Rosa candida** Éd. Zulma, 2011, 333 p., 20 €

À quoi tient le charme d'un roman? Rosa candida, œuvre de la romancière islandaise Audur Ava Olafsdottir, née en 1958 à Reykjavik, et qui commence à être connue en France, est un livre plein de charme. Il ne retient pas l'attention par son intrigue, ni par son rythme, assez lent, et pas davantage par son style, d'une totale simplicité. Même lorsqu'il aborde des problèmes existentiels, il reste très concret, loin de la sophistication de certains romans actuels. Tout tient à la qualité du regard, et à la personnalité attachante du narrateur. Le roman commence après la mort de la mère du héros, Lobbi, dans un terrible accident de voiture. Lobbi a vingt-deux ans, des cheveux d'un roux ardent, et un frère jumeau autiste qu'il a toujours aimé tendrement, lui tenant la main dès le berceau.

Pourtant, alors que son père, modeste électricien, souhaite qu'il fasse des études, Lobbi choisit de quitter son île natale et les siens (les coups de téléphone à son père vont rythmer le récit) pour obéir à une passion transmise par sa mère : la passion des fleurs. Il veut réaliser un rêve : restaurer la roseraie d'un monastère situé quelque part en Europe du Nord et dont il a trouvé le plan dans un vieux livre. Il n'emporte avec lui que trois boutures d'une rose très rare à huit pétales, cultivée par sa mère. la rosa candida, et une photo de bébé, sa fille Flora-Sol, conçue lors d'une rencontre d'à peine une nuit.

Dans ce roman d'apprentissage, le héros découvre avec la même candeur et le même sérieux la vie dans le monastère d'un village perdu, les joies et les charges de la paternité (car la mère est venue le rejoindre avec l'enfant) et les recettes de la cuisine de tous les jours, tout paraissant d'une égale importance à ses yeux. Quant à son initiation spirituelle, il la doit au frère Thomas, vieux cinéphile qui répond à ses questions sur l'amour ou la mort en lui projetant dans sa cellule des films "plus grands que la vie".

Ce livre a quelque chose de bienfaisant et de lumineux, et se termine symboliquement par un rayon de soleil qui vient éclairer, sur le vitrail de l'église du village, une rose à huit pétales, puis la joue de Flora-Sol.

Jeanne-Marie Baude

Une vie passionnée

NICOLE TIMBAL

Teilhard de Chardin au feu de l'amitié

Éd. Béatitudes, 2009, 320 p., 18 €

L'auteur, Nicole Timbal, a déjà publié un premier livre La prière chemin de joie (éd. Béatitudes, 2007). Elle y cite le grand spirituel Teilhard de Chardin (1881-1955). En ce nouveau livre, elle explore le parcours de vie et de foi du célèbre iésuite. De la France à la Chine, des USA à l'Afrique, il a vécu une vie passionnée de recherche scientifique (paléontologie, géologie...) en dialogue avec la pensée biblique sur la Création que l'Évolution, par l'Esprit Saint, entraîne vers le ciel nouveau, la terre nouvelle (Apocalypse 21,1), le point Oméga.

D'une écriture à la fois précise et alerte, N. Timbal excelle à percer le mystère du "cœur" de Teilhard l'ami, le croyant et le mystique. Bien sûr, Teilhard était entouré d'amis hommes : des penseurs (E. Le Roy...) ou des savants (H. de Monfried, M. Boule, l'Abbé Breuil,

les Pères Licent et Leroy), et d'autres (les Pères A. Valensin, R. d'Ouince, B. de Solages...). Mais Teilhard est en communion d'amitié avec une constellation des femmes de sa parenté et d'autres : ses sœurs Françoise (l'écho de sa vocation) et Marguerite-Marie, handicapée (la souffrance féconde), sa cousine Marguerite Teillard-Chambon (la Révélation, la genèse de sa spiritualité), et les femmes scientifiques, notamment Lucile Swan (Les années de Pékin). Claude Rivière (La tendresse), et, par ailleurs, Jeanne Mortier, sa secrétaire (ma solidité et mon utilité)... Un témoignage saisissant : les lettres de Teilhard à Léontine Zanta, publiées par les Jésuites (H. de Lubac...) chez D. de Brouwer, dans la collection d'études spirituelles Christus. En cette amie philosophe, Teilhard appréciait beaucoup la soif d'absolu, le goût de Dieu. Revenant sur le sens de ce feu de l'amitié qui anime tant le cœur, la vie, la recherche de Teilhard, Nicole Timbal souligne le sens de l'amour chez le savant jésuite : L'amour, une formidable énergie. De la Vierge Marie (la Femme sans voile) à sa propre mère et à ces femmes amies, Teilhard déploie toutes ses capacités humaines, spirituelles et mystiques dans ces rencontres d'amitié. Le feu de l'amitié trace. au cœur de la vie de Teilhard, une profonde unité et un remarquable sillage de chasteté féconde.

Avec beaucoup de finesse et de foi, Nicole Timbal nous donne là un précieux regard sur Teilhard qui creuse profond le sillon de sa vocation d'homme, de prêtre, de religieux et de savant qui approfondit sans cesse ses découvertes scientifiques. En même temps, elle dédicace son livre à ses petites-filles, (pour) accomplir un jour, en plénitude, leur vocation de femme.

P. Pierre Fournier



Tout ce qui est, est bon

RÉMI BRAGUE

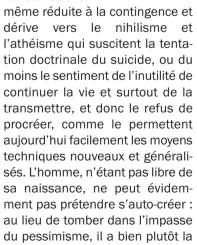
Les ancres dans le ciel. l'infrastructure métaphysique

Paris, Seuil, 2011, 140 p., 16 €

Afin de vivre et de donner la vie au sens le plus concret du terme. I'homme a besoin d'avoir ses attaches au-dessus de lui-même. d'avoir "les ancres dans le ciel"ou. pour le dire autrement, de faire fond sur "l'infrastructure métaphysique" qui, comme le suggère l'expression, le soutient et le dépasse. Tel est l'objet du petit livre, fortement argumenté et parfaitement clair, que Rémi Brague, membre de l'Institut, professeur de philosophie à l'Université de Paris-Sorbonne, a récemment fait paraître après de nombreux autres ouvrages.

C'est le lien unissant la vie humaine et l'ontologie qui est mis en

évidence. même si la tendance de la philosophie moderne va en sens contraire: elle introduit en effet dans l'être un divorce entre l'essence et l'existence elle-



possibilité de voir dans une cause antérieure et dans un principe supérieur une dépendance positive et valorisante.

Nous sommes invités à reprendre la grande et double tradition de la philosophie grecque et de la pensée biblique : celle de la convertibilité des transcendantaux, plus précisément l'identité de l'Être et du Bien, et celle de la création du monde par Dieu qui la reconnaît bonne et même très bonne. Selon une formule bien connue, tout ce qui est, en tant qu'il est, est bon. Ainsi faut-il que la vie vaille la peine d'être vécue pour qu'elle vaille la peine aussi d'être donnée : aimer vivre, c'est seulement aimer jouir de sa propre vie; mais aimer la vie, c'est aimer la donner parce qu'elle est un bien, non seulement pour ceux qui l'ont déjà reçue et qui la donnent, mais aussi pour ceux qui vont la recevoir, c'est-à-dire pour les enfants que les parents mettent au monde et qu'ils font advenir à la

> vie. laquelle, malgré ses vicissitudes, est bonne en soi. en est doué de en étant d'abord procréé et procréateur ; il fait



veau. Il a même la faculté de choisir librement la vie, au point d'accepter parfois, en des cas extrêmes, de sacrifier son être individuel par la foi dans un bien transcendant; mais il risque aussi de se laisser aller à un abandon mortifère, alors qu'il est appelé à une existence généreusement vivifiante.

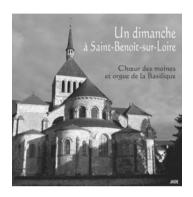
La naissance d'un être humain est un acte charnellement métaphysique et finalement religieux.

Jacques Dagory

Musique

UN DIMANCHE À L'ABBAYE SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE

Chants français, dir. Anton Elder Chant grégorien, dir. Jean-Ek Tulve Aux orgues Vincent Grappy Chœur des moines de la Basilique Jade 699 692



C'est tout le rayonnement des moines bénédictins de l'Abbaye Saint-Benoît-sur-Loire qui se révèle dans ces chants liturgiques du chœur, qui allient très harmonieusement le chant grégorien dans sa pure tradition avec des compositions contemporaines pour les offices du matin (Laudes) et les offices du soir (Vêpres et Vigiles) qui sont chantées intégralement en français, tandis que le chant grégorien constitue l'essentiel des chants de la messe. Même rayonnement des voix et du chœur des moines qui se fondent dans un même souffle liturgique qui porte à la prière de louange. L'orgue de la Basilique (1704, reconstruit, révisé et modifié en 2008) est touché par Vincent Grappy, il contribue à sa juste place pour participer à un "concert de louanges" sur des œuvres de Jean-Sébastien Bach: "Fantaisie en do mineur" BWV 562, "Prélude et Fugue en sol majeur" BWV 541 et trois chorals (BWV 684, 727 et 676). Un grand livre de prière.

Claude Ollivier



Rencontres estivales

Au moment où commence l'année scolaire, voici quelques réflexions à propos des rencontres de l'été.

Vivre ensemble avec les séquelles du passé récent

FEEC - SIESC 2011 - Varsovie



Photo Gérard Fische

D'abord un souvenir indélébile : trois Serbes orthodoxes, deux Slovènes et une Croate catholiques dialoguant paisiblement sur la manière dont est traité l'enseignement de l'histoire récente dans leurs pays respectifs, vestiges de l'ex-Yougoslavie, après une guerre interne longue et meurtrière. À elle seule, cette image symbolise parfaitement la rencontre 2011 de la FEEC (Fédération Européenne d'Enseignants Chrétiens) fin juillet à Varsovie (Pologne). Si on y ajoute le récit d'une collègue Polonaise expliquant comment, adolescente. elle était tiraillée entre la version officielle de l'histoire enseignée à l'école et les faits vécus et racontés par ses parents, on a l'étoffe d'une rencontre particulièrement riche. Mais il faudrait aussi ajouter la présence souriante – pour la première fois – de trois collègues protestantes suédoises ; après avoir été un simple vœu, l'œcuménisme du SIESC est en passe de devenir une réalité, et c'est une vraie joie.

Mais il faut dire un mot de tout ce qui a rendu cela possible : l'investissement des collègues polonais dans une préparation soignée, avec trois conférenciers qui, audelà d'un style parfois déroutant, ont installé le cadre de réflexion qui a rendu ces échanges possibles.

La première, Katarina Kruhonja, médecin croate investie dans la réparation des blessures psychologiques et intercommunautaires laissées en Croatie par la guerre de Yougoslavie, nous a entretenus de la nécessité de "travailler sur le passé", tant au niveau personnel qu'au niveau de la communauté et à celui des institutions, pour espérer parvenir à une paix durable dans son pays ; elle nous a tous frappés par son humanité profonde, et participant à la rencontre de bout en bout, a beaucoup contribué à rehausser la qualité des échanges en ateliers.

Le deuxième intervenant a développé une conception de l'Histoire non comme glorification de la communauté ou de la nation, mais comme "histoire des gens". Il l'a fondée sur l'approche de "problèmes" (par exemple la bataille médiévale, ou la nature controversée de la décision de déclencher le soulèvement de Varsovie, ou la présence de non Polonais dans les fosses de Katyn) permettant

aux étudiants d'acquérir une vision des "autres" non comme des ennemis à combattre, mais avant tout comme des voisins affrontés à des problèmes semblables aux leurs. Martin Kula, professeur à l'Université de Varsovie et noncroyant déclaré, a ainsi donné le coup d'envoi à des échanges nourris sur la présentation de l'Histoire à l'école, et la diversité des pratiques dans ce domaine, en Europe de l'Est comme de l'Ouest.

Enfin, Krzysztof Czyzewski, animateur du "Centre sur la frontière des arts, des cultures, des nations", à Sejny, sur la frontière polono lituanienne, a fait part de son travail, parallèle à celui de Katarina Kruhonja en Croatie, pour susciter des récits du passé et contribuer à façonner une "éthique des marches", une culture de la co-existence dans la durée, non pas en s'acharnant à résoudre les problèmes du passé, mais en apprenant à vivre avec, grâce à l'aide de "constructeurs de ponts" essentiels à cette coexistence.

Comme d'habitude, il faut ajouter à ces échanges de haute tenue un programme touristique qui comprenait la vieille ville reconstruite de Varsovie, la nouvelle bibliothèque de l'Université et son toit jardin, le Palais de la Culture et de la Science "offert" par Staline à la Pologne, le souvenir de Chopin à Zelazowa Wola qui l'a vu naître, et une belle ex-

cursion à Lublin et Kazimierz Dolny ; sans oublier la chaleur des retrouvailles – ou de l'accueil des "nouveaux venus", du Nord ou de l'Est, qui de plus rajeunissent sensiblement la fréquentation de la FEEC.

Une rencontre dont nous nous souviendrons, et qui nous donne plus envie encore de participer à celle de 2012 à Bruxelles, sur "L'Europe et les religions", avec déjà un intervenant annoncé, le P. Madelin s.j.

Alors, rendez-vous à Bruxelles l'an prochain?

Gérard Fischer Reims

Prochain rendez-vous

FEEC - SIESC 2012

du 25 au 30/31 juillet 2012 à Bruxelles.

Dans une Europe aux convictions multiples la position et le rôle des religions et des Églises

Conférences, groupes linguistiques, programme culturel, rencontre

Cité Nationale de l'histoire de l'immigration



Au cours de la session d'Orsay, fin août 2011 : "L'École dans le monde, le monde dans nos classes", nous avons visité la Cité Nationale de l'histoire de l'immigration, porte Dorée. Un conseil des participants, visitez ce musée et emmenez-y vos élèves, vos voisins, vos amis...



De la FPE au MPÉE...

Que cachent ces sigles ?

Nos amis de la Fédération Protestante de l'Enseignement ont changé de nom pour correspondre à ce qu'ils sont aujourd'hui et ceux vers qui ils désirent s'ouvrir : parents et catéchistes qui sont comme les enseignants soucieux de la transmission et de l'éducation. Saluons donc la naissance du

Mouvement Protestant de l'Éducation et de l'Enseignement.

Ils abandonnent la réalisation de leur propre revue au profit d'une participation à la revue *Proteste* qui est la revue d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante.

Éducation à l'environnement : à l'école du paysage

Le thème de la session de juillet en Alsace à Lorentzen Éducation à l'environnement : à l'école du paysage était en lien direct avec le lieu "La grange aux paysages" qui est un Centre d'éducation à l'Environnement et aux Paysages qui reçoit des classes.

Comme toujours je me suis sentie très à l'aise dans le groupe où je retiens la convivialité que nous avons vécue. Outre des travaux pratiques, le temps de prière au temple le matin, je retiens parmi les exposés l'apport du pasteur Daniel Gerber de Strasbourg. De la Genèse à l'Apocalypse, il a montré comment un Dieu qui est lié à la Terre a eu encore quelque chose à dire hors de sa Terre (déportation à Babylone) et comment dans l'œuvre de création de Dieu est déjà inscrite l'œuvre de rédemption.

Notre partenariat a été vivifié par cet échange.

Gabrielle Gaspard



Session franco-allemande 2011

La 55° session franco-allemande s'est tenue du 28 juillet au 6 août 2011, à Drübeck (Saxe-Anhalt). Elle a réuni 50 participants, dont 8 enfants, autour du thème :

Quelles valeurs de notre culture occidentale aimerions-nous transmettre aux générations futures ?

Si les valeurs chrétiennes ont été largement évoquées du fait de l'imprégnation par le christianisme de la culture et de l'histoire de l'Europe, les valeurs dites laïques ont fait l'objet de plus âpres discussions.

Tout ceci n'a pas empêché la bonne ambiance de se manifester, ni les intéressantes excursions dans le Harz de se dérouler. Rendez-vous est pris pour l'an prochain dans la Meuse, à l'abbaye de Benoîte-Vaux, du 30 juillet au 8 août 2012 avec le thème :

La solitude, bénédiction ou malédiction?

André Poisson

Lignes de crêtes 2010 - 9

Espace-rencontre CCFD-Terre Solidaire à Lourdes

Nous voici à la troisième année de présence de CdEP à l'espacerencontre du CCFD à Lourdes : mais quel chemin parcouru depuis 2009! Nous étions alors partis à l'invitation de Michèle pour une découverte de cet espace, sur quatre jours, début août. Depuis, nous sommes passés à une présence sur une semaine et nous étions à trois cette année, venus respectivement d'Arras, de Marseille et d'Orly.

Mais, l'essentiel de l'évolution se situe ailleurs. Sur place nous

avons compris, à la suite de Lisette Prost, salariée permanente, qu'une simple attente de pèlerins de passage rue du Bourg, le site de l'espace, ne suffisait pas à dynamiser un lieu au demeurant fort accueillant. Même si l'accueil spontané est une richesse, la préparation d'animations avec les responsables de groupes et

de pèlerinages est un gage de qualité des prestations.

Notre présence s'est donc inscrite au cœur de cette évolution. Nous avons participé à des animations avec des scouts, avec des jeunes pèlerins du diocèse de Moulins, 240 garçons et filles en aumônerie scolaire dans celui de Poitiers, un groupe de jocistes du Pas de Calais... Plusieurs de ces animations jumelaient la visite d'une exposition de crèches d'un grand niveau artistique avec des activités spécifiques au CCFD en lien avec le thème d'année des pèlerinages (le Notre Père) ; les jeunes étaient ainsi invités à confectionner du pain et à participer à des jeux sur l'inégalité.

Dans le cadre des pavillons¹, notre séjour nous a amenés à rencontrer la JOC, l'ACE, le CMR, les OPM2 pour des réalisations communes (café-partage, soirées débat, soirée crêpes...) ou "tout simplement" pour un petit déjeuner.

Nous v avons trouvé aussi l'occasion d'échange de compétences et de savoirs lors de la préparation des activités et. lors d'un café-partage, de nouvelles facons d'aborder la foi et les textes dans la dynamique du diocèse de Poitiers.

Alors, en tant que CdEP, quelle peut-être notre place à Lourdes ? Elle est d'abord une manière de concrétiser notre engagement comme membre de la collégialité. Vivre dans un lieu qui accueille des pèlerins du monde entier nous conduit à vivre plus concrètement la réalité internationale de CdEP et à être solidaire des équipes dans les autres continents.

Notre présence est une opportunité de faire connaître ou de retrouver notre mouvement. Là comme ailleurs, les relations entre les mouvements nous amènent à rencontrer des enseignants. Enfin, une longue présence au service de l'École publique nourrit nos interventions et nos témoignages.

Lourdes est un lieu de pèlerinage, un espace ou se rencontrent des personnes, des groupes : mais également une ville dans toute sa diversité. C'est un espace qui attire ou repousse, où des gens en difficulté cherchent parfois plus qu'ils ne peuvent trouver, parce que leurs fragilités sont trop grandes. En cet endroit, chacun, à condition de le vouloir, peut sortir de catégories un peu vite construites et des clichés souvent rapides sur les expressions de foi et les comportements religieux. À nous d'y être attentifs.

Nous y avons enfin vécu en

petite équipe avec les réalités de chacun et enrichis par la diversité des ancrages de chacun au CCFD: national et diocésain pour Michèle, diocésain pour Suzanne, plus intermittent pour moi. Chacun a pu trouver sa place en ce lieu original pour le service du développement et de la paix dans le monde. Participer le

dimanche à la "célébration festive" du diocèse d'Arras où trouvaient place pèlerins, membres de groupes ou de mouvements, malades, handicapés, prenait alors une densité toute particulière.

"Venir à Lourdes, participer aux échanges, aux activités, accueillir l'autre, nous invite à nous aimer les uns les autres et à vivre intensément 'Pour une terre solidaire'. C'est une façon de vivre notre foi en Jésus Christ".

> Dominique Thibaudeau Arras

1/ Lieux d'accueil par différents mouvements ou service en marge des sanctuaires.

2/ Œuvres Pontificales Missionnaires.



Bureau International des Équipes Enseignantes dans le monde

Le Bureau International des Équipes Enseignantes dans le monde, s'est tenu dans les locaux de CdEP du 13 au 27 juillet 2011. Il a revêtu cette année un caractère particulier pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, deux responsables continentales étaient nouvelles : Natty D'Souza venant de l'Inde, représentait les Équipes d'Asie et Yvette Ramirez, venant de République Dominicaine représentait celles d'Amérique Latine.

D'autre part, nous avons déploré l'absence de Thomas Kassi qui, pour des raisons personnelles et à cause des évènements politiques en Côte d'Ivoire, n'a pas pu nous rejoindre. Prévenus trop tard, nous n'avons pas pu négocier son remplacement afin que les Équipes d'Afrique soient représentées.

Cependant avec l'aide de nombreux bénévoles (traducteurs, traductrices, cuisinières, accompagnateurs divers) le Bureau a pu accomplir la tâche qui lui revient : mettre en relation les équipiers de tous les continents autour des pro-



Photo Suzanne Cahen

blèmes de la géopolitique, de l'École, de l'Église, de la vie des Équipes Enseignantes et de CdEP; réfléchir ensemble sur ce qui paraît être les priorités communes du moment. À savoir, le rôle des gouvernements et des structures mondiales de l'économie (FMI, Banque mondiale), la pauvreté, l'école et ce qui permet de vivre et de développer la solidarité.

Chacun est reparti, conforté dans sa mission, avec l'assurance que Dialogue et Coopération et CdEP seront autant que faire se peut, à leur côté pour une mobilisation commune en vue d'un monde plus juste et plus solidaire.

Paulette Molinier déléguée Europe

"Laïcité, moyen du vivre ensemble"

Automne 2011

Enquête auprès des membres de CdEP et de leurs amis sur la laïcité au quotidien

Dates à retenir dès maintenant l

Rencontre nationale

30 mars - 1er avril 2012

Issy-les-Moulineaux

Thème: Laïcité, moyen du vivre ensemble

Réaction de conférenciers aux remarques faites dans l'enquête de l'automne 2011

Lignes de crêtes 2010 - 9

L'Apocalypse, une belle image de l'éternité

"Après cela je vis quatre anges debout aux quatre coins de la terre..." (Ap. 7, 1)

Comment représenter des notions aussi abstraites que la temporalité et l'atemporalité, autrement dit peut-on illustrer le temps qui passe et l'éternité qui demeure?

Un manuscrit de l'Apocalypse du XV^e siècle d'origine flamande répond exactement à notre sujet en présentant sur un seul folio ce qui se passe au ciel et ce qui se passe sur la terre, une mappemonde idéale étant le trait d'union de ces deux mondes. L'artiste anonyme interprète à sa façon le chapitre ? de l'Apocalypse. Mais pour apprécier l'intelligence de cette composition il faut suivre pas à pas sa description.

Qu'est-ce que le monde, juste avant les "grandes découvertes"? Un cercle imaginaire, traversé d'une bande claire qui évoque la mer et ses lourdes caravelles, une terre bleu foncé habitée au nord et au sud par un blanc manteau d'églises et dominée par une colline au sommet de laquelle trois croix rappellent le Golgotha. Autour de ce cercle, quatre anges tiennent entre leurs mains des masques de théâtre: c'est le symbole des

vents qui souffleront plus tard la tempête. Pendant que le monde fait du commerce, les bateaux témoignant de cette activité dans le temps, au ciel un groupe d'élus à genoux, palmes à la main, rois, évêques, cardinaux, moines, tous confondus (on notera l'absence de laïcs et de femmes!) célèbrent le Seigneur et l'agneau qui domine la miniature. Nous voilà donc hors du temps!

Dans une mandorle au fond rosé qui tranche sur le bleu du lapis-lazuli, le Seigneur et l'agneau sont entourés par les "quatre vivants", figures originales empruntées au prophète Ezéchiel, qui représentent un aigle, un ange, un taureau et un lion. Ce sont des super-anges qui forment la garde rapprochée du Seigneur, mais s'ils nous sont familiers, c'est parce qu'ils rappellent les évangélistes dont ils sont devenus au II^e siècle les symboles.

Restons au ciel. Qui fait face aux élus ? Jésus portant une croix dorée, et un petit enfant dans sa crèche. Là encore le temps est ramassé. La naissance de Jésus sur la paille transfigurée en épis dorés, et la croix de gloire résument ce temps pendant lequel le Fils de Dieu a accompli sa mission terrestre. Juste en dessous de la crèche, un des 24 vieillards se penche au-dessus de la nuée bleue, le doigt levé en direction de Jean : il explique ce qu'est le bonheur éternel réservé aux élus. Toute l'astuce du peintre est d'établir ce contact entre le ciel et la terre par l'intermédiaire de cet homme et de son doigt pointé qui porte le message.

Les différentes nuances de bleu sont, elles aussi, signifiantes : c'est un dégradé qui part de l'azur céleste sur leauel tranchent les couronnes des élus et les étoiles qui figurent les saints, puis une bande à mi-hauteur du cercle avec des friselis blanchâtres qui rappellent la nuée, celles du désert, du baptême et de la Transfiguration de Jésus pour montrer ces moments où Dieu s'est manifesté en déchirant les cieux. Enfin nous arrivons dans le temps historique avec cette dernière bande foncée sur laquelle ressort l'activité quotidienne effectuée au rythme des heures et du temps qui s'écoule : nous sommes dans la temporalité. Que se passe-t-il ? De gauche à droite un homme porte un fagot tandis que l'autre lui montre



Manuscrit XV^e siècle - BNF fonds flamand n°3 folio 8

le ciel. Un pauvre qui s'est mis à l'abri dans une église se voit menacé par un guerrier avec son bouclier et son épée sur l'épaule. Un pauvre à genoux, le corps à moitié nu, reçoit l'aumône de deux pains tandis que l'avare, dans sa maison, compte ses pièces d'or. Une femme console un mendiant: à côté d'eux un homme en voyage conduit son âne. Ainsi est décrite l'activité de tous les jours. Mais il manque l'essentiel: le baptême que reçoit l'homme plongé dans la cuve et qui reçoit la bénédiction. Par le sacrement, il reçoit le don de la vie éternelle. En entrant dans l'éternité, le baptisé devient trait d'union entre le ciel et la terre, tel celui qui grimpe l'échelle abolissant le temps : il se met en quête du Christ pour le contempler nimbé de son auréole crucifère... comme tout chrétien en prière!

Christine Pellistrandi

Lignes de crêtes 2011 - 12



Suzanne Cahen Pierre Darnaud Francis Filippi Comité de Rédaction : Chantal Guilbaud Monique Judenne

> Bernard Lepage Agnès Martinez

Anne-Marie Marty Mireille Nicault Cathy Réalini Marie-Inès Silicani Isabelle Tellier Marie-Françoise Tinel

Christine Pellistrandi (iconographie)

Georges Million et Dominique Thibaudeau (dessins) Collaborateurs:

Claude Ollivier (discographie)

Christine Paoletti et Françoise Pontuer (secrétariat)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 170 Boulevard du Montparnasse 75014 Paris Tél.: 01 43 35 28 50 - site électronique: http://www.cdep-asso.org/